Amicale des Anciens de la

Brigade Alsace-Lorraine

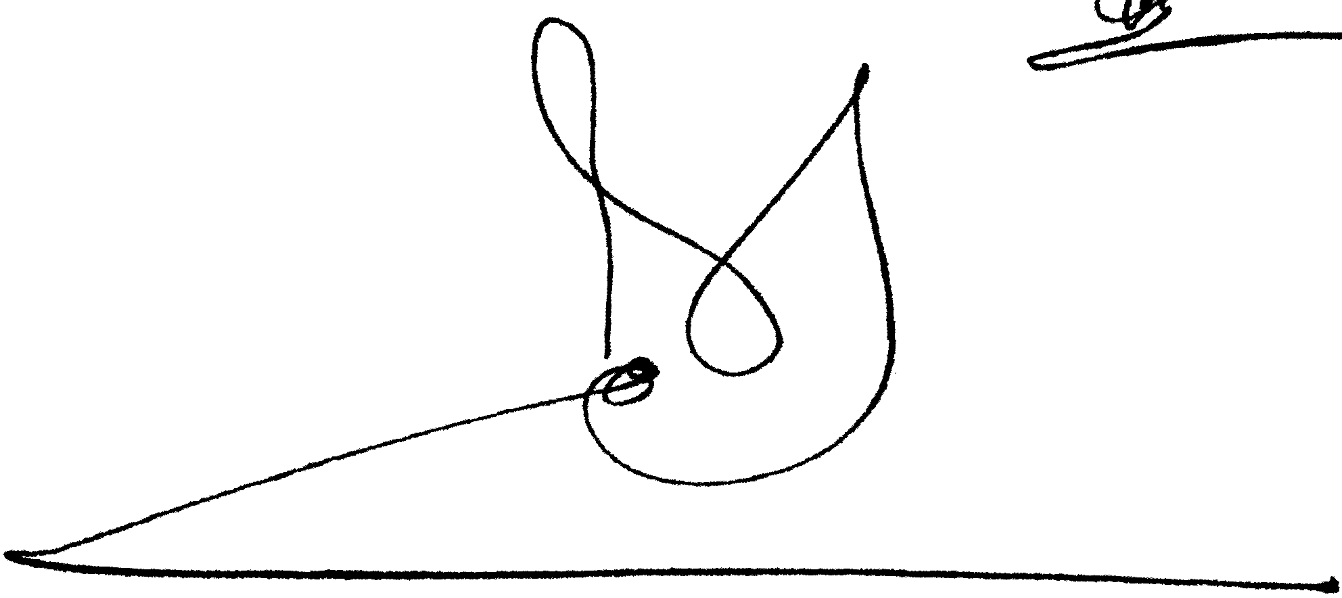
IV. 76 n° 163

« L'artiste n'est pas le transcripteur du monde, il en est le rival. »

A. Malraux

le 27 Nov 1949

1994 – anniversaire



MON COLONEL, SALUT

Samedi 27 novembre à 18 heures, dans la Cour Carrée du Louvre, cent vingt Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, avec les cinq drapeaux de leurs sections et le fanion d'un Commando, au coude à coude autour du Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, de leurs chefs de bataillon et de leurs présidents, rendirent en silence hommage à la mémoire d'André MALRAUX.

Depuis son trépas, tant de ce qui s'est dit fut si souvent vide ou vaniteux, dénégateur ou racoleur, que le plus juste hommage, aujourd'hui et demain, ne peut être que de se taire : silence ouvert sur l'éternité. Eternité des volontés et métamorphoses de celui qui, venu à nous avec ses différences, voulut entrer dans notre communion et transformer en espoir le malheur séculaire des hommes entre Rhin et Moselle.

Ainsi plus qu'à notre chef, c'est à l'un des nôtres, certes le moins anonyme et le plus fulgurant , qu'avec le Président de la République, le Premier Ministre, le Gouvernement, le peuple de Paris et toute la Nation, nous avons voulu rendre cet hommage. Hommage dont ni les sons, ni les lumières, ni les vols de pigeons, ni le chat énigmatique ne pouvaient exclure une prière, toute autre certes qu'autrefois au bord des tombes fraternelles de nos cimetières de guerre, pour que maintenant survive ce par quoi André MALRAUX s'était dépassé et nous avait aidés chacun à se dépasser.

Oui, Mon Colonel, comme vous nous y avez invités à Durestal, vos compagnons d'hier seront vos compagnons éternels. Mon Colonel, Salut !

Bernard METZ
(28.11.1976)

LA COUR CARREE

Dans la nuit tombant sur Paris, au coeur de l'île, dans une cour dont peu d'entre nous avaient foulé les pavés froids, se tenait, immobile dans sa boîte de verre, la Chatte de bronze et d'or.

Bastet était venue là, à cinq pas en avant de l'immense mât qui n'en finissait pas dans le ciel et qui portait un immense drapeau tricolore qu'un vent doux et persistant balançait au-dessus de nous. Elle regardait muette vers l'autre bout de la cour, d'où allait venir la voix qui dit :

" Il y a un peu plus de treize ans, aux portes de ce même palais auquel il sut plus que nul autre redonner son éclat, par une nuit "trois fois présente par l'heure, par l'éclairage, par les nuages pressés", André MALRAUX apportait à Georges Braque l'hommage solennel de la France.

" Au moment de lui rendre le même hommage, je me souviens de ce qu'il écrivit dans la "Condition Humaine" : "La musique seule peut parler de la mort", aussi voudrais-je simplement reprendre à son égard les propos mêmes par lesquels il a salué la mémoire de Georges Braque. "

" Puisque tous les Français savent qu'il y a une part de l'honneur de la France qui s'appelle Victor Hugo, il est bon de leur dire qu'il y a une part de l'honneur de la France qui s'appelle André MALRAUX - parce que l'honneur d'un pays est fait aussi de ce qu'il donne au monde. "

" Depuis que "la mort a figé sa vie en destin", pour toutes les tendances de l'opinion française, pour tous les écrivains, les peintres et les sculpteurs, pour tous ceux qui ont admiré l'homme, son action et son oeuvre, des Etats-Unis à l'Inde, au Bengla-Desch et à la Chine, de la Grèce à l'Afrique et au Brésil, c'est la même tristesse et c'est le même respect pour ce noble et exigeant témoin de la condition humaine.

" Le "Pierrot lunaire" qui part pour une mission archéologique en Indochine et y découvre le troublant sourire des Bouddhas Kmers, le journaliste frémissant qui rencontre la grève générale à Canton et l'insurrection révolutionnaire à Shangaï, le passionné de l'aventure qui survole le désert séoudien à la recherche de la capitale de la Reine de Saba disparue depuis des millénaires, le brillant romancier qui va, avec André Gide, porter à Berlin la protestation des intellectuels contre le procès de Dimitrov, le chef de l'escadrille Espana qui combat dans les rangs des Républicains espagnols, l'officier de chars de la "drôle de guerre", qui s'évade d'un camp de prisonniers avec le futur aumônier du Vercors, le colonel Berger des maquis de Corrèze, le Commandant de la Brigade Alsace-Lorraine qui poursuit les troupes allemandes jusqu'au coeur des Alpes bavaroises, le Ministre du Général de Gaulle, le créateur du "Musée Imaginaire", l'interlocuteur inspiré du Pandit Nehru et de Mao-Tsé-Tung, tel fut André MALRAUX au cours des années brûlantes d'une vie exceptionnelle où l'oeuvre littéraire prolonge l'action, tout en fournissant les raisons d'agir.

" Pouvait-on mieux illustrer et justifier le célèbre dialogue de Scali et de Garcia de "L'Espoir" :

" Dites donc, Commandant, qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie, selon vous ?"

" Transformer en conscience une expérience aussi large que possible, mon bon ami."

" Nous ne verrons donc plus ce visage bouleversé, où seul l'oeil gardait le calme de l'intelligence souveraine, ni ces mains agitées de la fièvre des sourciers. Cette voix incomparable et vibrante s'est tue, qui exprimait une pensée jamais en repos, qui exaltait le combat des hommes pour "tout ce qui est contraire à l'humiliation."

" André MALRAUX ne poursuivra plus sa méditation sur l'art, à travers lequel c'est l'absolu qu'il recherchait et la condition humaine qu'il interrogeait. Dans sa quête d'un humanisme universel, il n'éclairera plus le dialogue des civilisations de raccourcis fulgurants et de rapprochements inattendus : La Baghavad-Gita et les Pères de l'Eglise, Platon et le Coran, les statues Khmères et la sculpture romane.

" Grâce à vous, lui écrivait en 1958 le Général de Gaulle après avoir reçu la "Métamorphose des Dieux", grâce à vous, que de choses j'ai vues - ou cru voir, qu'autrement je devrais mourir sans avoir discernées. Or, ce sont justement de toutes les choses, celles qui en valent le plus la peine."

" André MALRAUX fut, avant tout, un homme engagé, présent partout où se jouait un moment du destin des hommes, passionné de liberté et de justice, recherchant sans cesse la fraternité du combat.

" L'auteur des "Conquérants" et de la "Condition Humaine" décrit, dans l'insouciance de l'entre-deux guerres, un monde tragique : celui de l'oppression, celui de la prison et de l'interrogatoire, celui de la torture. Mais voici qu'avec le totalitarisme triomphant, le monde réel se met à ressembler de plus en plus à celui qu'il a dépeint : il devient le monde de la souffrance et de l'angoisse quotidienne. André MALRAUX affrontera lui-même les épreuves de ses héros dans la guerre et dans la résistance. Arrêté par l'Armée allemande et livré à la Gestapo de Toulouse, il se trouve à la veille de ce qu'il croit être sa mort.

" Je ne pensais pas à mon enfance, je ne pensais pas aux miens. Je pensais aux paysannes athées qui saluaient mes blessures du signe de la croix, à la canne apportée par le paysan craintif, au café de l'Hôtel de France et à celui de la Supérieure. Il ne restait dans ma mémoire que la fraternité. Ce qui vivait aussi profondément en moi que l'approche de la mort, c'était la caresse désespérée qui ferme les yeux des morts."

"Alors grandit en lui cette sympathie fraternelle pour les hommes de la Résistance, en même temps que le respect pour ces "Hommes du Non".

" Les malheurs de la Patrie le conduiront du combat pour le prolétariat international, qu'il ne reniera jamais, au combat pour la France.

" Puis, il y a eu, dit-il, la guerre, la vraie ! Enfin est arrivée la défaite, et comme beaucoup d'autres, j'ai épousé la France."

" Et il ajoutera, plus tard : "Non, il n'est pas vrai, comme le croient les Hugo et les Jaurès, que l'homme devienne plus homme en devenant moins Français. Pour le meilleur et pour le pire, nous sommes liés à la Patrie. "

" Il rencontre alors le Général de Gaulle. Certains s'étonneront de l'accord profond qui s'établit entre les deux hommes, en apparence si différents. Mais ils avaient en commun le sens du refus, "qui assume à la fois le malheur et l'espoir". Ils partageaient tous deux le sens de la grandeur, "ce chemin vers quelque chose qu'on ne connaît pas".

" Devenu Ministre des Affaires Culturelles, André MALRAUX trouve un nouveau champ d'action pour la libération de l'homme. Pour lui la qualité de l'homme s'affirmera et s'accroîtra en effet si la culture peut être rapprochée et aimée du plus grand nombre.

" Il faut bien admettre, déclare-t-il le 9 novembre 1967 à l'Assemblée Nationale, qu'un jour on aura fait pour la culture ce que Jules Ferry a fait pour l'instruction : la culture sera gratuite."

" Il crée les maisons de la culture, qui doivent devenir les "cathédrales" de notre temps, c'est-à-dire "les lieux où les gens se rencontrent pour rencontrer ce qu'il y a de meilleur en eux", où il ne s'agira pas seulement d'apprendre à connaître Shakespeare, Victor Hugo, Rembrandt ou Bach, mais où il s'agira surtout d'apprendre à les aimer, "car il n'y a pas de culture sans communion."

" Grâce à lui, Paris change de couleur ; la restauration de notre patrimoine architectural est entreprise : Chagall peint le plafond de l'Opéra, Masson celui de l'Odéon, Blathus prend la direction de la Villa Médicis ; de grandes expositions permettent aux Français de connaître les chefs-d'oeuvre de l'Iran, de l'Inde, du Japon, les trésors de nos églises, Picasso et Toutankhamon.

" Après le départ du Général de Gaulle, MALRAUX reviendra à son oeuvre littéraire, dont la dernière période sera dominée par l'obsession de l'art. L'art lui paraît apporter non certes l'éternité, mais ce qui semble le plus proche d'elle, une plus haute puissance pour vaincre le destin.

" Il ressent profondément la crise de notre civilisation, dont la crise de la jeunesse lui paraît la plus évidente manifestation. C'est que la science, qui est devenue assez forte pour détruire l'humanité, n'a pas été en mesure de "former un homme". Elle n'a pas remplacé les "valeurs suprêmes" qui justifiaient la vie humaine. "Je crois, écrit-il, que la civilisation des machines est la première civilisation sans valeur suprême pour la majorité des hommes". Rappelons-nous le dialogue avec Nehru : "Il est maintenant clair que la science est incapable d'ordonner la vie. Une vie est ordonnée par des valeurs. La nôtre, mais aussi celle des Nations, et peut-être celle de l'Humanité."

" Jeunesse de France, souviens-toi du message qu'il t'a lancé du haut de l'Acropole :

" Au seuil de l'ère atomique, une fois de plus, l'homme a besoin d'être formé par l'esprit... A ceux qui me demandaient ce que pourrait être la devise de la jeunesse française, j'ai répondu : "Culture et courage."

" La nuit est tombée sur la Cour Carrée du Louvre où André MALRAUX pour Le Corbusier ordonna l'hommage de l'eau sacrée du Gange et de la terre de l'Acropole.

" Dans quelques instants, sa voix s'élèvera parmi nous.

" Alors s'avancera le poignant cortège des ombres de toutes celles et de tous ceux qu'il a admirés, aimés et honorés de son émouvant talent :

- "Jeanne, sans sépulcre et sans portrait..., qui a donné au monde la seule figure de victoire qui soit une figure de pitié ;
- "Braque et Le Corbusier, qu'au nom de la France, il salua au seuil sévère du tombeau ;
- "ces combattants du maquis, dont les femmes noires de Corrèze, immobiles du haut en bas de la montagne, attendaient en silence l'ensevelissement ;
- "ces morts de la Brigade Alsace-Lorraine, sur la tombe desquels "les gosses de Ramonchamp et de Dannemarie étaient venus la nuit, conduits par l'institutrice, planter leurs petits drapeaux" ;
- "Jean Moulin, pauvre roi supplicié des ombres, et ses frères dans l'Ordre de la Nuit ;
- "Charles De Gaulle, Grand Maître de l'ordre de la France, qui dans le terrible sommeil de notre pays, en maintint l'honneur comme un invincible songe. "

" André MALRAUX les a rejoints dans l'histoire et dans le coeur de LA FRANCE. Il y vivra à jamais avec eux parce qu'il appartient à "l'éternelle poignée de ceux par lesquels ce qui transfigure les individus commence ou recommence : la légion des témoins. "

Paris le 27 novembre 1976
Hommage solennel de Monsieur Raymond BARRE
Premier Ministre

Nous formions un carré, symétrique à celui des Compagnons de la Libération par rapport à la flamme nationale qui ne cessait d'aller et de venir dans cette cour carrée du Louvre en ce samedi soir.

Nous étions à droite lorsqu'on regardait depuis la tribune officielle du Président de la République.

Nous étions plus de cent, sans doute davantage, sans doute beaucoup plus que ne compte notre modeste amicale, car tous les anciens compagnons des maquis et de la brigade mêlaient là leurs pensées rassemblées sur le souvenir du Colonel BERGER à toutes ces ombres des camarades trépassés ou morts au champ d'honneur, voici tant de jours et de jours.

Nous fûmes immobiles et des larmes coulèrent furtivement pendant le "chant des partisans" et les cloches de Saint Germain l'Auxerrois, car nous avions été distraits par le Requiem de Mozart qui accueillait le public depuis cinq heures passées du soir et l'arrivée une heure plus tard des quarante porteurs de torches au son de "la marche funèbre pour un héros défunt" de Beethoven.

Bastet aussi restait immobile, dans cette cour qu'elle ne hante pas, puisqu'elle est accroupie, hiératique, dans une salle du musée du Louvre auprès des antiquités égyptiennes, se souvenant d'avoir été ramenée du sanctuaire élevé à la Divinité, dont elle porte le nom et qui était une déesse de l'Eternel Retour à tête de félidé vénérée en Basse Egypte, à Bubastis, au VIIe siècle avant J.-C.

Nous disons merci à tous ceux qui vinrent à Paris, qui organisèrent cet hommage solennel sans nous oublier et aussi au Secrétaire d'Etat aux anciens combattants qui nous accueillit et resta avec notre Président national dans nos rangs, pendant toute cette manifestation nationale.

* *
*

LA CATHEDRALE DE STRASBOURG

C'est comme au maquis. C'est comme dans les Vosges lorsque les divers groupes ne pouvaient se rejoindre, mais passaient des messages préparatoires à un mouvement de concentration. La marche d'aujourd'hui se prépare dans le secret des consciences, cependant qu'un tel envoie un message de détresse parce que la neige l'empêche de sortir de chez lui et qu'un autre est bloqué par le verglas. Il en est plusieurs, dont les moyens financiers sont trop justes pour sortir de chez eux - ils en sont malheureux -, et le font savoir, alors que quelques-uns se complaisent dans le silence et le bien-être des chaussons fourrés de lapin - sans l'avouer, ils sont malheureux au fond de leur âme -, mais ne le font pas savoir.

D'aucuns ne savent rien de la manoeuvre, ils ignorent tout ou font semblant d'ignorer nos intentions, parce qu'ils se sont retranchés volontairement de la vie de l'Amicale. Je pense en ce moment-ci à tous les anciens compagnons d'arme, pour la plupart revêtus de la toile grise de l'anonymat, qui, après les batailles, ont déposé définitivement tout leur courage, toute leur abnégation, toute leur énergie, tout ce qui les avait appelés à monter vers la Lorraine et vers l'Alsace pour libérer ces lambeaux de France particulièrement éprouvés par l'ennemie de la patrie ; ils n'ont jamais adhéré à nos rencontres ; ils se sont tournés vers d'autres horizons. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Et eux, pensent-ils aujourd'hui à nous, qui allons marcher vers la Cathédrale des bords du Rhin ?

Te souviens-tu du matin où nos groupes et nos sections se rassemblaient pour participer à la réouverture de la maison de Dieu, y réinstaller l'évêque et ses prêtres français, sonner le gros bourdon et entonner l'hymne à la joie par excellence ? Le Colonel BERGER était là avec ses officiers, ses sous-officiers et des hommes de troupe, anciens résistants, anciens maquisards, anciens prisonniers, peut-être un déporté libéré, anciens d'autres formations militaires ou paramilitaires, anciens de France, anciens des Colonies et des terres lointaines, anciens sans grade constellés de distinctions, anciens nobles humiliés et anciens roturiers, anciens ouvriers et anciens patrons, anciens militants politiques ; hommes, femmes et jeunes sans nom, sans identité, sans foyer, sans argent, sans violence.

Dans quelques heures, nous nous compterons et nous constaterons les vides laissés par ceux qui s'en furent vers le Père ou vers le néant. Ceux qui seront là oublieront un instant, - du moins je le souhaite ardemment -, ce qu'ils sont devenus et ce qu'ils ont bâti ou démoli depuis ce Te Deum de Strasbourg. Autour d'une idée, nous tenterons de nous unir dans le souvenir du Colonel BERGER, de celui qui fut notre chef incontesté, de celui qui venait de la guerre libératrice et s'en fut vers la recherche difficile mais fructueuse de l'Homme, notre Compagnon, notre Camarade, André MALRAUX.

*

C'est maintenant samedi le 15 janvier 1977. Cela se passe dans la crypte de la Cathédrale de Strasbourg. Il est onze heures du matin. Dehors, il fait froid ... Ici, les flammes des bougies vacillent dans un silence ouaté. Le bruit du monde et les cris des enfants sont très loin. Le prêtre commence le partage de ce que nous appelions, jadis, le sacrifice. C'est Pierre BOCKEL, l'aumônier de la Brigade, le maquisard disant la messe sur un coin de caisse dans une grange, devenu archiprêtre de ces lieux mystérieux où se recueillent les vivants et les morts pour se souvenir d'un trépassé. Notre esprit est saisi par le doute et par la foi, tout à la fois, parce qu'André MALRAUX a emporté le secret de sa vie et de sa pensée et que nul ne le saura jamais, car tout ce qu'on écrira ne seront qu'apparentes déductions de ce que furent sa conviction intime et sa croyance lumineuse.

Nous avons retenu quelques paroles de notre Aumônier Pierre BOCKEL officiant dans la crypte de la Cathédrale de Strasbourg en présence d'une quarantaine de camarades réunis là, comme en 1944 lorsque le Colonel BERGER avec ses Compagnons d'Armes de la Brigade Alsace-Lorraine "rendait sa Cathédrale au pays d'Alsace, à la Cité de Strasbourg, à l'évêque que notre ami Bernard (METZ) était allé chercher dans sa retraite. "

" Toujours le Colonel BERGER était avec nous, lorsque tant de fois nous nous étions retrouvés dans des petites églises de campagne, particulièrement dans celle de Froideconche, pour adresser un dernier salut à nos camarades tombés à nos côtés. Maintenant qu'il nous a quitté à son tour, nous lui devons bien de lui dire notre gratitude ... "

" Bien qu'il ne fut pas croyant, il était tellement proche de la conscience chrétienne qu'il est normal que nous lui exprimions notre reconnaissance ... "

Nous entendîmes la voix de MALRAUX enregistrée à Durestal, comme nous devions être émus à l'écoute du chant des partisans interprêté sur l'orgue.

Pierre BOCKEL s'est référé à Lazare pour parler du " caractère métaphysique de la mort, qui préoccupait André MALRAUX plus que le trépas lui-même. Sa dernière parole a été comme une espèce de mépris de la mort, qui m'a été répétée avant-hier par sa fille Florence : " C'est long et très gênant de mourir comme ça."

Le trépas lui a paru comme quelque chose d'inconvenant, mais ce qui était important à ses yeux, c'est le mystère de la mort. Vous savez que Lazare est mort une seconde fois. André MALRAUX aussi. De sa première mort, il nous a laissé un message où l'espoir fait écho à l'angoisse. De sa seconde mort nous ne savons et ne saurons rien ... "

* *
*

S T R A S B O U R G

Avec la participation de la Maîtrise de la Cathédrale, une salle comble a rendu un hommage particulièrement prenant à André MALRAUX au Palais des Fêtes de Strasbourg, le quinze février.

De nombreuses personnalités, auxquelles s'étaient mêlés beaucoup de camarades de la Brigade, entouraient sa fille Florence MALRAUX (Madame Alain RESNAIS) et Madame Sophie de VILMORIN pour entendre et voir ce qu'universitaires et amis avaient retenu du grand disparu.

*

Le premier témoignage d'un compagnon d'armes d'André MALRAUX fut "La Cathédrale ressuscitée".

" Le 23 novembre 1944, faisant hisser le drapeau français à la flèche de la Cathédrale de Strasbourg, le Général LECLERC signifiait que la 2e D.B. venait de libérer la Ville.

Libération audacieuse, consolidée du 23 au 27 novembre par les F.F.I. du Cdt. François, formés dans l'ombre depuis de longs mois. Pendant ces quatre jours, la vie civile s'organise sous l'autorité de l'administrateur municipal provisoire, M. FEDERLIN, mis en place par le Général LECLERC et détenteur d'une délégation du Maire Charles FREY.

Demeuré en zone Sud depuis le repli en 1939 de la Municipalité de Strasbourg à Périgueux, Charles FREY rejoint Strasbourg le 27 novembre 1944 et, dès le lendemain, 28 novembre, préside la séance du Conseil Municipal qui marque la résurrection civile de la Cité.

Mais à cette séance assistent trois officiers américains, car ce même 28 novembre, la 3e D.I. de la VIIe Armée américaine venait de remplacer la Division LECLERC à Strasbourg.

La Division LECLERC poursuivait son offensive vers le Sud, tentant sans succès d'atteindre Colmar dans un mouvement symétrique de celui tenté également sans succès depuis Mulhouse par la 1ère Armée Française du Général de LATTRE DE TASSIGNY. Celle-ci venait de libérer Mulhouse et le Sud du département du Haut-Rhin, en une bataille dans laquelle la Brigade Alsace-Lorraine avait été durement engagée."

*

" La présence de trois officiers américains à la réunion du Conseil Municipal du 28 novembre constituait une tentative de faire appliquer à Strasbourg le contrôle des affaires civiles par l'AMGOT, " allied military Government in occupie territories ", c'est-à-dire " Gouvernement militaire allié dans les territoires occupés ".

Le Général DE GAULLE et le Gouvernement provisoire avaient refusé cette administration militaire, largement étrangère, pour l'ensemble du territoire français. Mais, l'Alsace ayant été sous administration allemande directe, l'AMGOT pouvait prétendre que la situation y différait de celle des autres départements français.

L'arrivée à Strasbourg, toujours le 28 novembre, du Commissaire Régional de la République, Charles BLONDEL, et du Préfet du Bas-Rhin, Gaston HAELLING, manifestait certes la volonté du Gouvernement provisoire de restaurer la légalité républicaine en Alsace, mais ne constituait pas un contrepoids sensible à la présence militaire américaine.

D'où, le 30 novembre, le message de Charles FREY au Général DE LATTRE, le suppliant d'envoyer à Strasbourg des forces françaises, précisant : "par exemple des brigades alsaciennes".

Cette demande allait dans le sens des ambitions du Général DE LATTRE, un peu jaloux de n'avoir libéré que Mulhouse, alors que LECLERC avait libéré Strasbourg.

Quant aux volontaires et aux chefs de la Brigade Alsace-Lorraine, poursuivre dans le Bas-Rhin les combats en cours dans le Haut-Rhin parachèverait l'accomplissement de la mission assignée dès 1943 par le Comité Directeur de la Résistance Alsacienne au Groupement Mobile d'Alsace, Sud, dont le réseau clandestin et les maquis avaient formé la Brigade Alsace-Lorraine.

L'ordre du Général DE LATTRE de faire mouvement sur Strasbourg fut porté à André MALRAUX qui commandait la Brigade, par André CHAMSON, avec le commentaire : "Il faut que la 1ère Armée soit présente à Strasbourg. Elle le sera avec une Unité dans laquelle tous les Alsaciens se reconnaissent".

Le 5 décembre 1944, transportée par les véhicules de la 1ère Armée, la Brigade contourne les Vosges et arrive à Strasbourg, fêter la Saint Nicolas, avec ses trois Bataillons :
- bataillon Strasbourg, formé en Dordogne
- bataillon Metz, formé en Haute-Garonne, Gers, Basses-Pyrénées et Lot
- bataillon Mulhouse, formé en Savoie et Haute-Savoie.

Le 7 décembre, le Colonel BERGER (André MALRAUX) et le Lt.Colonel EDOUARD (Pierre B. JACQUOT) installent le P.C. de la Brigade au Roseneck, en face du P.C. des F.F.I. de Strasbourg, soulignant ainsi leur communauté d'action et d'objectifs. "

*

" Le dimanche 17 décembre 1944, la Brigade Alsace-Lorraine et ses chefs sont conviés à la première messe que célèbre, dans sa cathédrale retrouvée, Mgr Charles Eugène RUCH, évêque de Strasbourg.

Réfugié à Trélissac, près de Périgueux, il avait manifesté avec intransigeance son refus, dès 1940, de l'annexion de fait de l'Alsace et plus tard de la collaboration pratiquée par le Gouvernement à Vichy. Il s'était opposé entre autres, avec véhémence, à la tentative du Ministerialrat Kraft de ramener en Alsace les vitraux de la Cathédrale de Strasbourg, entreposés dans les caves du Château de Hautefort en Dordogne

Mgr RUCH connaissait depuis le printemps 1943 le projet qui devait aboutir à la constitution de la Brigade Alsace-Lorraine. Il avait fait promettre à l'un de ses officiers de venir le chercher à Périgueux lorsque l'Alsace serait sur le point d'être libérée.

C'est ainsi qu'il est à Mulhouse le dimanche 26 novembre, arrive à Strasbourg le samedi 9 décembre et célèbre la messe et les vêpres le dimanche 10 à St. Pierre le Jeune.

Le 11 décembre il est à sa cathédrale fermée au culte depuis la visite de Hitler en juin 1940, mais ouverte aux intempéries par l'explosion d'une bombe sur le transept en août 1944. "

*

" Le 14 décembre, il avait fait sa première visite au Mont Ste Odile, placé depuis le 23 novembre sous la protection des F.F.I. du secteur de Barr, et nullement libéré par la Brigade Alsace-Lorraine, comme l'ont écrit certains.

Le 17 décembre était donc le premier dimanche suivant la fête de Ste Odile, patronne de l'Alsace. Dans l'homélie que l'évêque lui avait demandé de prononcer, Pierre BOCKEL, l'un des Aumôniers de la Brigade Alsace-Lorraine, qui en fut un des fondateurs, souligna la coïncidence symbolique de cette fête et de l'acte en train d'être accompli dans la Cathédrale de Strasbourg par ceux qui " dans cette ville même ou en exil, avaient résisté, souffert, lutté et prié pour que l'Alsace revive dans la liberté française. "

Dans le choeur de la Cathédrale, aux côtés de quelques chefs de la Résistance alsacienne, du Général SCHWARTZ, Gouverneur Militaire de Strasbourg et d'un représentant du Commissaire Régional de la République, se tenait André MALRAUX dans sa fantaisiste tenue de Colonel d'aucune arme. "

*

" André MALRAUX, très grave, apportait au monde de la Cathédrale de Strasbourg le témoignage des mondes qu'il avait vécus depuis la Chine jusqu'à l'Espagne. "

*

" Nous ignorions alors qu'il avait écrit " La Lutte avec l'Ange " retitré plus tard " Les Noyers de l'Altenbourg " et qu'il avait situé le prieuré de l'Altenbourg au pied du Mont Ste Odile. Nous ignorions aussi que son pseudonyme BERGER était le nom de famille du personnage principal de ce livre, Vincent BERGER, espèce de sorcier meneur d'hommes.

Nous ignorions qu'en créant ce personnage - qui l'incarnait lui-même -, André MALRAUX l'avait fait naître Alsacien d'avant 1914, placé de naissance au carrefour des cultures et des empires. Il pouvait en cet endroit discuter et éprouver les grandes structures mentales de l'humanité et toutes les convulsions de la 1ère Guerre Mondiale.

Mais surtout, nous ne savions pas encore que,la veille de ce culte d'action de grâce et d'espérance, c'est-à-dire le 16 décembre, le Maréchal von Rundstett venait de lancer l'offensive des Ardennes.

Et nous n'imaginions pas que, dix jours plus tard, la stratégie du Général Eisenhower comporterait l'abandon de Strasbourg pour raccourcir le front de défense allié.

S'opposant au Commandant Suprême des Forces Alliées, le Général de Gaulle et le Général de Lattre décideraient de conserver Strasbourg dans un dispositif militaire purement français.

Entre le départ d'Alsace de la Division Leclerc le 30 décembre en direction du Nord de la Lorraine où pouvait déferler l'offensive allemande venant des Ardennes, et l'arrivée, le 4 janvier, des premiers éléments de la 1ère D.F.L. et de la 3e D.I.A., le front de 50 km, allant de Gambsheim par le Port du Rhin jusqu'à Rhinau, serait tenu par trois cents F.F.I. du Cdt. François, deux escadrons de la Garde Mobile et la Brigade Alsace-Lorraine.

Ainsi, la Brigade Alsace-Lorraine et André MALRAUX, s'ils n'avaient pas libéré Strasbourg, auraient le redoutable honneur de défendre la Ville contre le retour des troupes ennemies et les représailles de la Gestapo. "

*

" " Comment André MALRAUX se trouvait-il à la tête de cette Brigade faite d'Alsaciens, de Lorrains et de leurs copains Périgourdins ou Béarnais, qui avaient été avec eux dans leurs maquis du Sud-Ouest ?

Comment André MALRAUX avait-il assumé leur projet ?

Il serait trop long ici de relater la création de la Brigade et la succession de circonstances qui mit MALRAUX à sa tête. C'est une histoire qui reste à préciser, car la relation en est généralement inexacte.

Nous prendrons donc la Brigade Alsace-Lorraine le 6 septembre 1944 lorsqu'elle se constitue, au Pont de Cornil, entre Brive et Tulle, sous l'oeil d'André MALRAUX, déjà nommé à son commandement par regroupement du Bataillon "Strasbourg" (Commandant DIENER-ANCEL) venu de Périgueux dans ses propres camions gazogènes, et du Bataillon "Metz" (Commandant Charles PLEIS) venu de Montauban au moyen des camions GMC, obtenu par André CHAMSON du Général de Lattre.

Le 10 septembre, cette Brigade de deux bataillons en accueille un troisième : à l'étape de Dijon, ayant rejoint la 1ère Armée Française, le Colonel MALRAUX et le Lieutenant Colonel JACQUOT reçoivent quatre Officiers alsaciens - dont le Cne René DOPFF et le Sous-Lieutenant LANDWERLIN - qui ont pris l'initiative de regrouper les Alsaciens et les Lorrains des maquis de Savoie pour, ces départements ayant été libérés, constituer un bataillon de marche qui s'incorporerait dans la 1ère Armée Française. Très vite séduits par MALRAUX, ils décident de se rattacher à la Brigade Alsace-Lorraine qui procède du même idéal et vise le même objectif; leur bataillon prendra le nom de "Mulhouse". "

*

" " Ce même soir du 10 septembre, surprise par la convergence des volontés des Alsaciens et des Lorrains, André MALRAUX nous interroge sur ce qu'il appelle "les structures" sous-jacentes à notre mouvement. Il admet difficilement qu'il ne s'inspire ni d'un parti politique, ni d'une organisation syndicale, ni d'une société secrète, ni d'une secte religieuse.

Et c'est la première fois que nous lui parlons d'autres sources d'inspirations :
- formation au service et au sacrifice dans les mouvements de jeunesse ;
- réflexion sur ce que sont et ce que veulent être les Alsaciens et les Lorrains, suivant la démarche d'Emile BAAS, publiée clandestinement début 1944, en annexe du Cahier du Témoignage Chrétien rédigé par P. BOCKEL pour révéler au grand public français et aux Alsaciens-Lorrains eux-mêmes la situation faite à l'Alsace et à la Moselle par le Reich National-Socialiste.

André MALRAUX perçoit alors la pensée qui anime et prolonge le projet militaire de la Brigade. Il en tient compte dès le lendemain quand est rédigé, dans une chambre de l'Hôtel de la Cloche à Dijon, le projet d'acte d'intégration de la Brigade Alsace-Lorraine dans la 1ère Armée Française.

Tout d'abord, cet acte précise qu'il s'agit d'une Brigade Indépendante, cet adjectif étant pris dans son sens militaire pour désigner une unité "non endivisionnée". Si MALRAUX et JACQUOT ont tenu à la dénomination "Brigade Indépendante Alsace-Lorraine", ce n'était nullement, comme on l'a insinué, pour fronder le Général DE LATTRE, mais pour permettre à la Brigade de participer aux opérations les plus conformes à sa vocation. Il fallait, par exemple, pouvoir se retirer de la 1ère Armée, si celle-ci, d'aventure, se voyait assigner le front des Alpes. Et de fait, cette dénomination a permis à DE LATTRE de pousser, début décembre, la Brigade sur Strasbourg, alors que la ville n'appartenait pas au secteur de la "1ère Armée Française".

Mais encore, dans cet acte, MALRAUX respectant la vocation de nos volontaires obtint que les engagements individuels qui régulariseraient leur situation militaire soient contractés "jusqu'à la libération complète de l'Alsace et de la Moselle", et non pour la durée de la guerre contre l'Allemagne.

Dès cet instant et jusqu'au terme de la mission de la Brigade, André MALRAUX en avait ressenti toutes les lignes de force. Dès cet instant, ayant surmonté nos méfiances mutuelles, nous trouvions dans son intelligence un révélateur de nos réflexions.

Dès cet instant, commençait ce que, avec pudeur, il appelait une complicité.

Cette complicité devint bientôt une communion qui transcenda les opérations militaires et les spéculations politiques dès que nos premiers tués nous réunirent autour de leurs tombes. Nous perçumes aussitôt que, pour André MALRAUX comme pour nous, ils devenaient des "compagnons éternels", selon les termes dans lesquels il s'adressait à eux lors de son discours de mai 1972 dans la clairière de Durestal.

C'est l'enregistrement de ce discours prononcé en Dordogne sur les lieux du premier de nos maquis visité par André MALRAUX en mai 1944, que je vous prie maintenant de bien vouloir écouter. "

L'audition du discours d'André MALRAUX enregistré à Durestal a suivi immédiatement ce témoignage de Bernard METZ.

*

La conclusion finale des évocations fut donnée par Pierre BOCKEL.

" L'aventure que nous avons vécue avec André MALRAUX n'a pas été seulement celle de la libération d'une terre et d'un peuple encore enchaînés. Elle fut tout autant celle d'une expérience de libération personnelle : la révélation qu'un homme ne conquiert sa liberté intérieure, ne devient un homme libre, qu'en offrant sa vie pour la liberté des autres en en acceptant tous les risques, y compris celui de la mort, et que c'est cela la fraternité. Et c'est très exactement cette part de lui-même que MALRAUX a su communiquer aux volontaires de la Brigade Alsace-Lorraine qu'il commandait, si bien que nul d'entre nous, quelle qu'ait été sa condition de départ, ne pourrait aujourd'hui nier avoir été d'une certaine manière renouvelé par ce contact avec un chef qui s'appelait André MALRAUX, lequel réveillait ainsi en nous les profondeurs somnolentes de la foi et de l'évangile.

Bien vite je perçus l'étroite parenté entre ces valeurs qu'il insufflait à ses troupes et celles qui justifiaient mon existence de chrétien et de prêtre et singulièrement d'aumônier de cette Brigade - cette "Brigade très chrétienne du Colonel MALRAUX", selon un trait d'humour bien connu. Et voilà qui détermina entre nous une sorte de "complicité", pour parler comme MALRAUX, laquelle fut à l'origine d'une amitié profonde et réciproque, en dépit d'une disproportion de taille humaine et de culture, dont j'avais pleinement conscience.

Dès 1948 il m'écrivait qu'il lui paraissait essentiel qu'ensemble " nous mettions l'accent sur notre commune défense de la part éternelle de l'homme, que nous la concevions ou non comme liée à la Révélation ". Et il précisait : " J'appelle part éternelle de l'homme la volonté de celui-ci de se soumettre à ce qui en lui le dépasse ". Ce propos dit assez bien ce qui au départ nous unissait et nous distinguait ; il préfigure le fraternel dialogue entre l'agnostique qu'il fut et le prêtre que je suis, entre l'incroyant avide de transcendance et porteur de transcendance et le croyant qui vit le combat de la foi, tous deux engagés dans la même lutte pour la défense de l'homme et de ses valeurs essentielles.

L'agnosticisme de MALRAUX m'est toujours apparu comme une sorte de position du seuil à partir de quoi fusaient des hypothèses les plus spirituelles jusqu'à rejoindre le surnaturel. Car il fallait bien qu'il soit quelque chose tant que le signe de la foi ne lui serait pas perceptible. Mais il n'a jamais cessé de porter la conviction que l'irrationnel pourrait bien aussi être le réel.

Avide de l'expérience religieuse des autres, combien de fois ne m'a-t-il interrogé sur la grâce : qu'est-ce que la grâce ? Et ce mystère le fascinait d'autant plus qu'il avait conscience d'être une sorte de relais de grâce pour tant de ses amis connus ou inconnus. Je sais des hommes et des femmes qui ont rencontré le Christ après avoir rencontré MALRAUX ... Etrange missionnaire ! Et nous sommes nombreux à pouvoir témoigner à quel point André MALRAUX nous a éveillé à la dimension, je dirais à la démesure des valeurs essentielles de l'Evangile : celle de la liberté intérieure qui devient puissance de libération, celle de la soumission à cette transcendance qui nous habite et nous fait être " temples de l'Esprit ", celle de la Fraternité qui va jusqu'au don de la vie, celle du dépassement auquel nous convient la Pâque et le Baptême et de l'engagement qui en sont le comportement logique et aussi celle de la bienveillante bonté qui se cachait derrière son masque sévère.

On sait la fascination que la mort a toujours exercée sur MALRAUX. Rien de surprenant à ce que la mort de nos camarades tombés au combat constituât les occasions de nos échanges les plus sérieux. La mort du héros si noblement évoquée dans son oeuvre romanesque devenait alors tout simplement celle de tel de nos compagnons pour nous mettre ensemble en présence du mystère de la mort avec tout son questionnement métaphysique. Et voici que la mort vient en quelque sorte le marteler : il apprend coup sur coup que son frère Claude a été fusillé par les Allemands et que son frère Roland a disparu à Neuengamme ; et puis ; le 11 novembre 1944, c'est "la foudre", comme il dira : sa femme Josette est broyée sous un train. J'avais, quelques jours auparavant, été le témoin de leur dernier baiser. Alors, nous avons cessé de dialoguer sur la mort : le silence nous unissait au-delà des paroles ... Et la guerre tirait à sa fin.

Sans cesser de correspondre et de nous rencontrer occasionnellement, nos rapports trouvèrent un nouveau souffle vers les années 59, lorsque André MALRAUX me confia son fils Vincent, un garçon aussi génial et attachant que sauvage et inorganisé. Accueillir cet enfant pas facile exigeait que je puisse mesurer toute l'ampleur du double héritage qu'il portait. Et ce fut l'heure de la grande confidence. Dominant la pudeur que nous lui connaissions, André me confia, une fois pour toutes, les étapes et les vicissitudes de sa vie. Ce secret entre nous, que je ne saurais dévoiler, nous lia plus fortement encore.

Et, de nouveau, la mort ! Quelques années plus tard ses deux fils Gauthier et Vincent se tuaient dans un accident de voiture. Ils rejoignaient leur mère dans le petit cimetière parisien de Charonne et, je l'espère bien, au - delà ... Ce fut ensuite le tour de Louise de Vilmorin, l'amie retrouvée, qu' une crise cardiaque emporta en quelques instants. Et le 9 novembre 1970 le grand chêne de Colombey s'effondre. Et chaque fois MALRAUX est ramené à la solitude ... Le destin ... la Mort ...

Et après ? après la mort ? Avant de se suicider, son père avait laissé en évidence un livre ouvert et souligné cette phrase : "Et qui sait ce que nous trouverons après la mort ?" Avant de mourir Josette avait dit : "Je n'aurais pas cru que ce soit comme cà, de mourir ..." Et MALRAUX lui-même aurait prononcé dans son agonie cette ultime parole : "C'est une interminable corvée". Il s'agissait probablement, en-dessous du mystère de la mort qui le hantait, des circonstances du trépas dont il n'avait apparemment aucune crainte.

Après lui avoir montré son visage séduisant sous les traits du héros qui s'effondre, après l'avoir cruellement rejoint par le relais des êtres qui lui furent les plus chers, voici qu'en 1972 la mort s'approche de lui et le fixe de son regard hallucinant : "Et maintenant, à nous deux" avait dit Bernanos avant de mourir. S'adressait-il à Dieu ou à la Mort ? Bernanos pensait à Dieu, présume MALRAUX. Et lui ? ... "Je me hâte patiemment vers la mort",écrira-t-il.

De cette proximité d'une mort qui ne l'aura encore que frôlé, André MALRAUX nous a laissé un témoignage capital, "Lazare" : une lueur dans la nuit. Comme le Lazare de Saint Jean, MALRAUX mourut une seconde fois. De sa seconde mort, la vraie, nous ne savons et ne saurons rien, en dehors des lumières de la foi pour ceux qui ont la foi. Mais il reste "Lazare".

Pourquoi "Lazare" ? lui demandais-je à la veille de la parution du livre. "Lazare, me dit-il, c'est l'homme devant le Jugement" ... Enigmatique ! Quel jugement ?

MALRAUX, qui a toujours refusé l'athéïsme, s'affirmait agnostique. Et il l'était. Pourtant, "nul n'échappe à Dieu", me disait-il un jour à ma grande surprise. Dieu ? Mais qui est-Il ? Une transcendance innommée qui habite l'homme et le dépasse et à laquelle il est invité à se soumettre ? Cette transcendance, MALRAUX l'appelait "Fraternité". Manière oblique d'en suggérer la Source ? Saint Jean dira "l'Amour" - "Dieu est Amour". Et lorsque André MALRAUX parle de "cette Fraternité que le destin n'efface pas", on songe spontanément à Saint Paul affirmant que, si tout passe, seul l'Amour demeure. Un jour MALRAUX lui aussi traduira Fraternité par Amour, mais après avoir affirmé : "Rigoureusement la Fraternité est communion".

Emmanuel Berl, qui se disait tout à la fois agnostique et croyant ne craignait pas de dire de MALRAUX qu'il était lui aussi croyant. Si, selon le propos de Miguel Unamuno, "croire en Dieu, c'est désirer son existence et , qui plus est, agir comme s'il existait", on pourrait peut-être admettre l'opinion de Berl. Mais MALRAUX avait une trop haute et trop exigeante vision de la foi pour s'autoriser à se dire croyant selon une aussi pâle définition. Pour lui, la foi c'est celle de Saint Bernard, de François d'Assise ou de Bernanos. Il ne l'avait pas. Mais, comme l'écrivait André Dumas, il se tenait "sur le seuil d'une porte que le scepticisme ne ferme pas mais que l'agnosticisme ne franchit pas davantage". C'est pourtant l'ouverture qui caractérisait MALRAUX, et jamais il n'aura cessé de se poser la question fondamentale du destin. Qu'on en juge par ces phrases qui achèvent la préface dont il a gratifié un de mes livres : "Il est certain, écrit-il, que pour un agnostique, la question majeure de notre temps devient : peut-il exister une communion sans transcendance, et sinon, sur quoi l'homme peut-il fonder ses valeurs suprêmes ? Sur quelle transcendance non révélée peut-il fonder sa communion ? J'entends de nouveau le murmure que j'entendais naguère : à quoi bon aller sur la lune, si c'est pour s'y suicider ?"

Alors, devant la Mort qui s'approche de lui, il s'écrie, comme au sommet de l'angoisse : "Ah ! si plus tard, à travers radios et télévisions, devant les hommes enfin prêts à l'entendre, le dernier prophète venait hurler à la mort : il n'y a pas de néant !" Et puis, le calme revenu, il prend à son compte la confidence de Victor Hugo : " Je sens mon profond soir vaguement s'étoiler".

Je voudrais achever ce propos par un hommage et par un cri d'espoir . L'hommage, c'est celui des peuples opprimés et humiliés - et nous en fûmes - au profit desquels il a combattu, sans haine et en méprisant la guerre. Hommage des peuples assoiffés de liberté et de dignité pour lesquels il a su lever des armées de partisans et de volontaires. Hommage des hommes que, par ce moyen, il a conduit jusqu'à la dignité d'hommes libres, souvent jusque par l'accueil de la mort. Permettez-moi d'y ajouter ma gratitude à Dieu pour avoir fait exister MALRAUX tel qu'il fut au profit de l'humanité de ce siècle et, sans doute, des générations à venir.

Et puis, pour finir, un cri d'espoir. Espoir d'abord de voir se réaliser son propre espoir de l'avenir, sa vision de l'humanité de demain qui,pensait-il, devra bien s'ouvrir à la dimension spirituelle et religieuse du destin, condition de sa sauvegarde et de son dépassement.

Une espérance, enfin : qu'au-delà de cet espoir et de tous les espoirs humains et qu'au-delà du seul souvenir d'André MALRAUX, s'incruste en chacun de nous le sentiment de sa fraternelle et permanente présence et que, par la grâce de"cette immense bonté qui tombe du firmament", comme il disait après Victor Hugo, cette présence s'éternise, selon le voeu qu'il exprimait au printemps 1972 dans les bois du maquis de Durestal, devant ses camarades de la Brigade Alsace-Lorraine et, à travers eux, devant tout un monde de témoins invisibles : " Vous, mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels ".

* *
*

P A R I S

Le 23 janvier 1977, à St. Louis des Invalides, notre aumônier Pierre BOCKEL a prononcé l'homélie suivante.

" Lazare est mort une seconde fois. André MALRAUX aussi. Des premières approches de la mort, MALRAUX nous a laissé un témoignage saisissant où l'espoir répond à l'angoisse - "Je sens mon profond soir vaguement s'étoiler ..." De sa seconde mort, la vraie, nous ne savons et ne saurons rien. Ou, du moins, nous n'avons d'autre certitude que celle de la foi, à savoir que Jésus-Christ n'est mort que pour faire surgir à la vie ceux qui, comme lui, ont aimé jusqu'à la mort.

Sans doute, André MALRAUX n'avait-il pas franchi ce seuil de la foi. Mais le Christ s'inscrivait en lui comme le premier parmi les héros de la fraternité qui l'ont fasciné. Il croyait, avec Saint Jean, qu'il n'existe pas de plus grand amour que de donner pour ceux que l'on aime. Et en cette "fraternité", qui bien vite devint pour lui "amour" et puis " communion ", il percevait la suprême transcendance de l'homme, celle, dira-t-il,"que le destin n'efface pas". Ainsi se tenait-il, hésitant et fébrile, devant cette porte où le Christ de l'histoire rejoint celui du mystère.

Or voici que la mort vient de forcer la porte, et nous avons mille raisons de croire que par l'effet de "cette immense bonté tombée du firmament" André MALRAUX a reçu en plein visage la lumière dont il ne percevait les reflets que dans le coeur de l'homme et la grâce dont je puis témoigner qu'il la sollicitait secrètement, et d'autant plus qu'il savait en avoir été le relais pour tant d'amis connus et inconnus.

MALRAUX, qui n'a jamais consenti à se dire athée, s'affirmait agnostique. Il l'était. Mais tant de choses en lui rendaient énigmatique cette position du seuil. Sa recherche de la transcendance dans l'obscurité de la nuit, son sentiment qu'en fin de compte l'essentiel échappait au rationnel, sa manière d'interroger la mort tout en craignant de la rencontrer à Géthsémani, sa particulière sensibilité à " la foi pénétrante des foules",comme il disait, le sens aigu qu'il avait du sacré et de son expression dans les domaines de l'art et de la mystique, la séduction qu'exerçait sur lui les grands visages de la sainteté, sa curiosité inassouvie à l'endroit de l'expérience religieuse ; sa relation volontiers "complice" avec ses amis prêtres - Il est essentiel que "nous mettions l'accent sur notre commune défense de la part éternelle de l'homme, que nous la concevions ou non comme liée à la Révélation", cette "communion" dont il cherchait désespérément les mystérieuses racines, son espoir enfin d'un avenir religieux de la civilisation comme condition de sa survie et de son dépassement : voilà autant d'attitudes qui ont pu laisser croire que MALRAUX était un croyant.

En vérité, rien dans l'expression toujours pudique de ses sentiments les plus profonds n'autorise quiconque à l'affirmer. Et je me garderai bien de scruter ce qui demeurait le secret de son inexprimable relation avec l'Absolu.

Mais, pour les chrétiens qui l'ont connu et aimé, que de motifs d'espérer !

Et c'est pourquoi nous voici réunis dans ce sanctuaire qu'il aimait. Non point pour tenter d'annexer aux yeux du monde la mémoire d'André MALRAUX, mais pour le mieux retrouver dans la secrète profondeur de nos âmes, à ce niveau où lui-même reconnaissait le siège de la transcendante Fraternité ; et aussi pour répondre au désir explicite qu'il m'avait un jour timidement exprimé, lorsque nous portions en terre ses deux enfants morts accidentellement: "Accepteriez-vous, m'avait-il dit, de célébrer une messe, comme nous faisions pour nos camarades de la Brigade ?" C'était comme s'il me disait " ce furent mes fils ... Alors ?" Aujourd'hui je crois entendre la même voix me dire : " Et moi ? "

Mais plus encore que cette fidélité à un voeu soupçonné, l'initiative de cette célébration veut être d'abord un acte de gratitude à l' homme spirituel que fut André MALRAUX et davantage encore, pour les croyants, une action de grâce adressée à Dieu qui a fait exister MALRAUX tel qu'il fut au profit de l'humanité de ce siècle et, sans doute, des générations à venir.

Ces motifs d'action de grâce que nous portons au fond de nous, qu'on me permette encore de les proclamer en quelques mots.

Venant d'Alsace, je me dois ici de manifester en prière de reconnaissance les sentiments des Alsaciens et des Lorrains. Curieusement les dates de la mort et des obsèques de MALRAUX ont coïncidé avec celle du 32e anniversaire des libérations de Mulhouse et de Strasbourg, les 23 et 24 novembre 1944. Et on sait la part qu'il a pris à ces glorieux événements. Le 17 décembre,la veille de la contre-attaque allemande, le Colonel BERGER, lors d'un solennel "Te Deum", rendait à son Evêque, au peuple de la Cité et à celui de l'Alsace, la Cathédrale de Strasbourg condamnée depuis l'invasion hitlérienne au silence du tombeau.

Gratitude ou action de grâce de ses camarades dans l'ordre de la Libération et de la Résistance, de ceux en qui rayonne le visage du Général de Gaulle, mais aussi de l'immense cohorte des volontaires qu'il a entraînés ou qui, d'Espagne en Alsace, l'ont suivi dans ses grandes aventures pour la liberté, en particulier de ceux de la Brigade Alsace-Lorraine, cette " Brigade très chrétienne du Colonel MALRAUX", selon un trait d'humour bien connu,dont il a fait une troupe d'hommes libres en leur insufflant la fraternité jusque dans la mort. "Vous mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels !" avait-il, en 1972, clamé de sa voix essouflée dans les bois de Durestal, un ancien maquis de Dordogne, cri dont l'écho continue de retentir dans le coeur de nos camarades. Je venais de célébrer la messe dans la petite église voisine de Cendrieux. MALRAUX était au premier rang. Au moment où je transmettais le baiser de paix à mon confrère protestant, puis à l'Evêque de Périgueux, présents au choeur, j'eus le geste spontané d'aller vers le Colonel BERGER pour poser sur son visage ce baiser qu'au nom du Christ j'eus désiré donner à tous nos amis présents et, à travers eux, à ceux des nôtres qui reposaient dans ces bois ou dans les cimetières vosgiens. Et je pensais alors à cette phrase, qu'il répétait volontiers, de François d'Assise embrassant la Pauvreté :"Puisque nul ne peut étreindre tout le chagrin du monde, j'embrasserai la Pauvreté sur ton seul visage ".

Action de grâce des disciples de l'Evangile à qui André MALRAUX n'a cessé d'offrir le spectacle de l'engagement de toute sa personne au service des peuples les plus déshérités et les plus opprimés de la terre.

Gratitude des hommes de conscience issus des quatre coins du monde et de la pensée qu'il a su réunir autour des grandes et justes causes par la seule force de son témoignage et le souffle de son verbe aux accents pathétiques et aux images fulgurantes.

Action de grâce des chrétiens et de tous les croyants de l'univers qu'en dépit de son incroyance il a su réveiller aux exigences de leur foi, renouvelant leur regard sur l'homme, sur sa noblesse et plus spécialement sur cette transcendance qui l'habite, sur "cette part éternelle qui en lui le dépasse", comme il disait, de sorte que, par géniale et généreuse intuition , il nous faisait retrouver en regard immédiat ce que, sachant par mode de révélation, nous avions peut-être trop aisément enfoui dans la réserve des notions ...

Ainsi, en incorporant, par une étonnante puissance de communication et puis de communion, l'immense foule de ses amis et des peuples de l'univers avec leurs destins, André MALRAUX avait acquis une dimension spirituelle que ne contenait plus l'écorce fragile que nous connaissions et qu'il vient de laisser à la terre.

Forgé par les espaces infinis et les profondeurs insondables, marqué pour être le contemporain de l'histoire, des époques passées qui l'inspiraient et des temps à venir qu'il scrutait, MALRAUX pouvait-il trouver son accomplissement ailleurs que dans ce Corps du Christ ressuscité qui assume et transcende temps et espace et rassemble les hommes épars dans la fraternité sans ombre ?

Mais, si nous portons cette conviction, nous savons aussi que le génie, même quand il s'accompagne de bonté et se met au service de la fraternité, n'est pas l'équivalent de la sainteté. Et quel est l'homme qui n'éprouve sa misère et ne manifeste ses faiblesses jusque dans sa noble tentative d'élever les êtres au-dessus d'eux-mêmes ? La prière de ses frères est alors l'ultime manifestation de l'amitié et de la solidarité en sa plus haute expression et le commencement d'une relation nouvelle dans la " communion des Saints " dont le signe est donné dans cette Eucharistie qui nous réunit ce soir.

Qu'André MALRAUX reçoive enfin la réponse à ce que fut sa grande question et qu'il exprimait dans une préface qui me touche de près : "Peut-il exister, écrivait-il, une communion sans transcendance, et, si non, sur quoi l'homme peut-il fonder ses valeurs suprêmes ? Sur quelle transcendance non révélée peut-il fonder sa communion ? "

Libéré de l'angoisse, puisse-t-il à présent, aux côtés des héros et des Saints, et pourquoi pas de Bernanos, d'Edmond Michelet et de tant d'autres, nous suggérer, par mode de présence spirituelle et de grâce plus que de souvenir, la réponse qu'il aura reçue dans l'achèvement de sa plénitude!"

* *
*

DES ARTICLES PARMI CENT AUTRES

Dans Paris-Match (n° 1436-3 déc. 76 - pages 48 et 49) intitulé "André MALRAUX face à la Mort" et titré "Il avait déjà vu la mort; elle avait eu pour lui le sourire du chat invisible d'Alice au pays des merveilles", est mentionnée l'idée fondamentale de "l'Enfant du Rire" (Pierre BOCKEL). Notre camarade, après avoir énuméré les épreuves très personnelles subies par André MALRAUX - après tant d'autres morts antérieures auxquelles vinrent s'ajouter toutes celles - dont, il fut en quelque sorte le témoin entre novembre 1976 -, pose une question à laquelle nul ne saura sans doute jamais répondre : André MALRAUX avait-il un "vieux goût du suicide et de la fascinante mort du héros ?"; ce qui laisse également ouverte l'interrogation de la foi perdue et peut-être retrouvée, victoire ultime de l'éternité sur notre existence ponctuelle. La comédie humaine rompera-t-elle devant la lumière de la vérité ?

*

La presse régionale a participé par de nombreuses lignes à l'évocation d'André MALRAUX : soyons-en reconnaissants, d'autant plus qu'elle a rappelé par ricochet l'Histoire de la Brigade Alsace-Lorraine intimement mêlée à la Libération de l'Alsace par le sang de ses morts et de ses blessés :

" Triste coïncidence, la date de la mort d'André MALRAUX correspond à quelques jours près avec l'anniversaire de la libération de Seppois, Ballersdorf, Dannemarie, par la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine qu'il a créée et commandée sous le nom de Colonel BERGER " ..., le monument aux Morts de Ballersdorf est une référence constante à André MALRAUX et à la légende de la Résistance telle qu'il la concevait et telle qu'elle s'est accomplie ... " Jean-Marie LIDIN dans l'Alsace du 25.11.76 ".

Les Dernières Nouvelles d'Alsace du 24 novembre consacrent dans le n° 274 plus de trois pages entières à André MALRAUX, dont une partie évoque notre épopée : " ... Toute la nuit, ils ont attendu, couchés sur les champs de givre pendant qu'à l'horizon brûlaient leurs fermes. A l'aube ils ont attaqué les chars allemands ..." .

Danièle BRISON relève des pensées de BOCKEL : " MALRAUX avait été un homme de fidélité ... Il n'y avait en lui ni haine ni révolte ... ".

" L'Alsace " du même jour (n° 275) lance un dossier de deux pages pleines, où apparaîssent de nombreuses photographies de celui qui, après avoir été notre " Colonel BERGER ", devint notre " Président National d'Honneur ", un camarade qui aimait nous revoir, nous rencontrer et bavarder avec tous ceux qui l'approchaient avec simplicité.

M. MATHIEN, signataire de l'un des articles, analyse l'amitié établie entre André MALRAUX et Pierre BOCKEL, "entre l'agnostique et le chrétien;l'un et l'autre cherchant à leur manière l'explication de la condition humaine : "MALRAUX a toujours oscillé entre un agnosticisme qui le bloquait et une séduction pour le spirituel ..." MALRAUX a "élevé des valeurs de fraternité au niveau d'une certaine transcendance ..,"

Ce même quotidien avait déjà consacré la veille une page entière à MALRAUX, qui "prend la tête d'une unité de 2.000 hommes, la "Brigade Alsace-Lorraine ", qui participe aux durs combats de Dannemarie, à la défense de Strasbourg menacée par une ultime offensive allemande, à la prise de Colmar et à l'entrée en Allemagne du sud ... ".

Dans l'Alsace du lundi 29 novembre se signale Patrice HOVALD, qui fera éditer un livre "Toutes ces années et André MALRAUX". En bas de page est une photo inédite prêtée par André LUTRINGER à Gaston HEIMBURGER. On lit quelque chose d'étonnant : "au sortir du maquis il (André LUTRINGER) céda son nom de guerre -André BERGER- à MALRAUX pour prendre celui d'André Louis". Ceux qui se reconnaissent ou identifient les autres personnages de la photo sont priés d'en informer Paul MEYER en indiquant leur place par rapport à MALRAUX à la droite duquel se tient Benjamin COLLAINE.

Toujours dans ce même numéro, on est fier de ceci : "Alors le Général (de Gaulle) le (Malraux) prit par le bras et le présenta à la foule en disant : "Et voici celui qui vous a délivré des nazis". Ce fut, écrit-on, à Ballersdorf.

Les D.N.A. du 28 ont relaté l'Hommage à MALRAUX où plus de cent des nôtres furent présents derrière leurs drapeaux de section, Bernard METZ et André BORD modestement avec nous sur ces pavés de la Cour Carrée du Louvre, le samedi soir à six heures de ce 27 novembre. Il y avait un immense drapeau flottant majestueusement au vent, frissonnant aussi à certains passages d'un souffle mystérieux, derrière cette chatte ruisselant d'or dans sa cage de verre. Nous étions à sa droite. Les Compagnons de la Libération à sa gauche. Nous étions les gardiens de la France. Oui ! le Premier Ministre, Raymond BARRE, face au Président de la République déclara : "Il y a une part de l'Honneur de la France qui s'appelle André MALRAUX". Pendant de longs jours et de courtes nuits, nous fûmes les compagnons du Colonel BERGER : il en reste quelque chose au fond de nos coeurs, quelque chose d'inexprimable, mais terriblement grand et terriblement français.

Les obsèques ont été célébrées hier matin dans la plus grande simplicité. C'est à Verrières-le-Buisson, petit village de l'Essonne où il passa les dernières années de sa vie,que l'écrivain repose...(D.N.A. 25.11.76-n°275).

"Le Carrefour de l'Est" de décembre, rapporte la déclaration d'André BORD : "André MALRAUX était un homme extraordinaire... il était une conscience... Pour moi, il a toujours été, et demeure, celui qui fut mon chef, le Colonel BERGER de la Brigade Alsace-Lorraine, sous les ordres duquel,j'ai combattu en Alsace, à Dannemarie puis aux portes de Strasbourg..."

Immédiatement après les obsèques, il a demandé aux maires des communes dans lesquelles la B.A.L. avait combattu : "... A celui qui fut le Colonel BERGER commandant la Brigade Alsace-Lorraine, les Alsaciennes et les Alsaciens portent respect, admiration et reconnaissance. Car lorsqu'il y a plus de 30 ans se jouait en Alsace, aux portes de Strasbourg un moment du destin des hommes, André MALRAUX était présent, et menait, pour eux et avec eux, le combat de la France. Afin que les générations futures se souviennent, je souhaiterais que Strasbourg lui rende un ultime hommage, en donnant à une place ou à une avenue, le nom d'André MALRAUX .

L'Alsacien, ancien de la Brigade Alsace-Lorraine que je suis, vous est par avance reconnaissant de la suite favorable... etc." Une lettre identique a été envoyée aux Maires de Gerstheim, Geipolsheim, Plobsheim, Erstein (Kraft), Colmar, Altkirch, Dannemarie et Ballersdorf.

Il y eut d'autres écrits et d'autres illustres journalistes. Qu'ils ne nous tiennent pas rigueur de ne pas reproduire ici leurs textes.

*

Tant d'encres et tant de paroles ont été employées pour tenter d'analyser et de comprendre André MALRAUX. Aucun n'a su saisir et définir cet homme hors des proportions humaines habituelles.

La couverture du n° 219 du 29 novembre du magazine "Le Point" titre sa couverture "MALRAUX": l'aventure du siècle" et lui consacre douze pages. On y lit avec stupéfaction des allégations telles que : "En trois mois,avec quelques rescapés de l'escadrille "Espana", des camarades de la "drôle de guerre" et des étudiants admiratifs, MALRAUX - devenu "le Colonel BERGER" - forme un Corps Franc de la Libération et parvient à fédérer les maquisards au nom d'un "PC interallié" sorti tout droit de son imagination... le béret vissé sur la tête, allumant l'une à l'autre les cigarettes anglaises trouvées dans les containers parachutés, le Colonel marie "Marseillaise" et poing levé, "Internationale" et drapeau tricolore, FTP et officiers de l'Armée Secrète... Le voilà, escorté de son fidèle Jacquot - un militaire de profession, celui-là, qui deviendra général et chef d'état-major de l' armée de terre - et du romancier André CHAMSON, à la tête de la Brigade Alsace-Lorraine, qu'il mène à la victoire en prenant soin d'épargner les musées et les églises... (Pierre de Boisdeffre).

Signalons "Regards sur... MALRAUX" (n° 1-Novembre 1976) présenté par Philippe LABRO sous forme de cahier (Editions SMA FRANCE S.A. 22 Ch. du Petit Marais 92 Gennevilliers), pour qui André MALRAUX est "un homme qui devient un mythe, une légende et un modèle pour toute une génération...". Et cependant "pour un homme aussi absorbé par son oeuvre et par l'écoute du monde moderne, MALRAUX savait se donner aux visiteurs, à ceux qu'il rencontrait. Et il le faisait avec simplicité et une courtoisie exemplaire. Il est tout de même significatif de constater que, malgré les divergences politiques et idéologiques, MALRAUX n'avait pas ce que l'on appelle à proprement parler des ennemis. C'est que sa personne était trop ouverte, son personnage trop imprégné d'humour et de culture pour qu'il ne séduise pas, n'amuse pas, n'impressionne pas quiconque aurait pu l'aborder avec réticence... "

On trouve dans le "Nouvel Observateur" (n° 629-29.11./5.12.76) une photo d'André MALRAUX, cigarette aux lèvres, - c'est certain et caractéristique -, maigre en uniforme galonné, main droite en poche, -attitude souvent vue -,"à Combat avec Albert CAMUS en 1945" (p.36). Jean LACOUTURE y écrit à la page 80 "tous ses tours d'illusionniste, tous ses bluffs ne peuvent empêcher qu'il ait été, quelquefois dans sa vie, celui par qui les mots prennent leur poids et leur sens parce que le discoureur s'offrait aux coups" etc...

L'Express a sorti un "Spécial MALRAUX" (n° 325-29.11./5.12.76 de la page 102 à la page 171) avec Françoise GIROUD, Madeleine CHAPSAL (celle qui a interviewé MALRAUX la dernière fois le 7.06.76, Lundi de Pentecôte, au Château de Verrières-le-Buisson, accompagnée de Jean Régis ROUSTAN) : Françoise GIROUD écrit : " Il y a exactement trente deux ans, le 24 novembre 1944, André MALRAUX, soldat de France, entrait le premier dans la Cathédrale de Strasbourg libérée. Cela lui allait comme un gant ...". Page 115 : une photo qui dit : " Il commanda la Brigade Alsace-Lorraine sous le nom de Colonel BERGER. Ci-contre, après la reprise de Sainte-Odile ". (On a déminé la route y menant, le Lieutenant Fred STREIFF y trouvant la mort -, mais on n'a jamais repris Ste Odile aux allemands).

Et vient Pierre BOCKEL (ils ont imprimé BOECKEL) sous le titre "mon profond soir vaguement s'étoile ..." pour parler de la mort et la fraternité et évoquer Durestal (mai 72) " qui constitua un des éléments de la future Brigade Alsace-Lorraine et dont on célébrait la mémoire ...".

Il y a aussi Jean d'ORMESSON qui parle de la B.A.L. dans le Figaro du 24 (où de nombreuses signatures terminent des textes couvrant presque quatre pages) sous le gros titre "jusque dans la mort MALRAUX refuse tous les honneurs... un héros de notre temps", qui "a fait entrer la mitraillette dans la littérature française ..., le sang, la révolution et la mort ...".

Dans l'énumération des ouvrages de MALRAUX par André BRINCOURT, il en manquera toujours un, qui ne sera jamais écrit, c'est celui qui aurait mis en page l'histoire complète et véridique de la Brigade, récit auquel le Colonel BERGER s'est toujours refusé de s'atteler. D'autres s'y étaient essayés avec plus ou moins de bonheur et avec une vision moins globale qu'il n'aut pû le faire. Il est des choses irréversibles, comme la mort. Ce qui vient d'être dit est comme la mort, irréversible.

André CHAMSON, ancien de la Brigade, n'en a pas parlé explicitement lorsqu'il écrivait : " Nous sortions à peine de quatre ans atroces, de quatre ans de peur, de famine et deséspoir.

Le Figaro littéraire consacrera un bout de page du n° 1593 (27/28.11.76) à MALRAUX.

François MAURIAC s'était référé à la " grande et admirable aventure sur le Rhin où il (MALRAUX) a affronté l'ennemi à visage découvert après avoir été de ceux qui se battaient dans l'ombre et le silence".

Les étapes de sa vie sont connues. Elles ont été retracées au soir de sa mort. Mon propos n'est pas d'ajouter un mot aux multiples témoignages. Mais plutôt de déposer une fleur de plus sur sa tombe, celle du souvenir d'une amitié.

Car ceux qui ont reçu le don de son amitié sont demeurés éblouis comme d'une trop grande lumière. Lequel d'entre nous n'a pas gardé la mémoire d'une de ces conversations fulgurantes, où MALRAUX semblait emporté par le cours de l'histoire et où toute question devenait tellement insignifiante qu'on n'osait plus la lui poser. Mais qui de nous ne se rappelle combien MALRAUX pouvait être humain, fraternel, attentif, déconcertant aussi, car il ne souffrait pas d'être remercié. Il était à la fois absence et présence. Comme dans une course de haute montagne : quand on pensait l'atteindre, il était déjà sur une autre cime; et pourtant, si votre pied venait à flancher, il était présent à côté de vous. L'amitié de MALRAUX était si profonde et fidèle qu'on hésite à y toucher avec des mots, de peur de la trahir.Restent les souvenirs, comme des photographies qui ne sont vivantes que pour celui qui les a prises !

Revue de la France Libre n° 217-déc. 76 - MALRAUX : Souvenirs d'une amitié par Elisabeth de MIRIBEL

Dans le n° 282 de novembre 1976, "Rhin et Danube", sous le sigle "B.S." nous extrayons du centre de la page de couverture "André MALRAUX", qui fut le Colonel BERGER", quelque passage d'un article encadré :

" Depuis le Général DE GAULLE, aucun mort n'a provoqué un tel bruit avant que ne retombent sur lui les plis lourds du silence. Rien ne lui a manqué : ni la foule des lecteurs anonymes, ni les camarades de combat, ni l'hommage officiel du Gouvernement, ni les épithètes démesurées, ni les partis politiques luttant de vitesse pour revendiquer leur part de cadavre ... Pour nous à "Rhin et Danube" ... André MALRAUX c'est d'abord le Colonel BERGER qui fut le chef de la Brigade Alsace-Lorraine. C'est aussi le Ministre qui décida de faire racheter par l'Etat la maison natale du Maréchal de LATTRE pour en faire un musée national ... " Au milieu du"Journal de la 1ère Armée Française", on découvre une double page "André MALRAUX" vu par André CHAMSON" grand écrivain lui aussi, un autre "Rhin et Danube", extraits de "La Reconquête".

MALRAUX : la survie commence.

... Le premier inédit d'André MALRAUX : "L'Homme précaire et la littérature", texte en grande partie consacré à des réflexions sur la "bibliothèque imaginaire" (comme il y avait eu le "Musée imaginaire" au début de la "Psychologie de l'art").

MALRAUX n'avait jamais écrit sur la littérature. Nous ouvrons donc avec une grande curiosité "L'Homme précaire"...

Disons-le : ce n'est pas une lecture facile. Je ne sais si MALRAUX , vivant, eût publié son texte sous cette forme; il est permis d'en douter. Jamais son mode de pensée n'avait été aussi elliptique, ses enchaînements aussi abrupts. Jamais il n'avait fait à son lecteur une confiance aussi aventureuse. En supposant toujours accessibles et connus des raccourcis ou des synthèses qu'il survole, d'affirmation en affirmation, à l'emporte-pièce, MALRAUX prend le risque de snober son lecteur plutôt que de le convaincre...

Impossible à la fois de n'être pas subjugé et de ne pas évoquer les questions sarcastiques de ceux qui mirent en doute la profondeur des écrits sur l'art de MALRAUX. A lire "L'Homme précaire", la tête nous tourne un peu.

Reste à savoir si le compliment ne s'adresserait pas mieux à une valse qu'à un ouvrage de réflexion ? Dans les moments où le texte a la fermeté fulgurante du "grand MALRAUX" on est entraîné, séduit, épaté. A d'autres moments, on a la sensation qu'en pleine gloire posthume commence peut-être ce procès en "révision déchirante" que notre époque ne manquera pas de faire à son prophète le plus intimidant. Et demain, il ne sera plus là pour nous retourner d'un sourire,d'une formule prodigieuse, d'une de ces accélérations foudroyantes qui "laissaient sur place" ses détracteurs comme ses fidèles. Son oeuvre seule témoignera désormais pour André MALRAUX : nous le comprenons au moment où s'étend sur nous le pouvoir de sa légende et de sa formidable séduction.

F. NOURISSIER Le POINT n° 232 - 28.02.1977

Laissons la conclusion à André BRINCOURT : "C'est pourquoi cet agnostique passionné du divin nous a appris que les voix du silence étaient les seuls cris possibles de fraternité et de liberté".

*

Quand on parle de MALRAUX, il est indispensable de bien définir l'agnosticisme. Le plus simple est de se référer au dictionnaire Larousse : "doctrine philosophique qui déclare l'absolu inaccessible à l'esprit humain et professe une complète ignorance touchant à la nature intime, l'origine et la destinée des choses". On "nie donc la possibilité d'atteindre l'être, que ce soit par la métaphysique (recherche de ce que sont les êtres en eux-mêmes ou science de l'absolu, c'est-à-dire des premières causes et des premiers principes de la pensée et de l'existence), par la religion et par la science".

"Le courant de pensée, qui par certains côtés se rapproche du scepticisme antique, présente une contradiction fondamentale. En effet, tout en prétendant nier toute possibilité de connaître l'absolu, tout en s'attaquant au départ à la métaphysique et à la connaissance intuitive, il en vient très vite à s'attaquer surtout à la science, dont il nie le caractère objectif et réaliste. Or, de ce fait, il se trouve paradoxalement amené à s'appuyer sur des postulats de caractère mystique et irrationnaliste, c'est-à-dire à faire de la métaphysique et à affirmer arbitrairement diverses opinions sur l'être. Le caractère contradictoire de l'agnosticisme l'empêche d'atteindre des conclusions claires et utilisables".

Voici ce que signifie " Agnosticiste ou agnostique " (adjectif) : " qui professe ou qui concerne l'agnosticisme (nom) : partisan de l'agnosticisme ". "Athéisme " : doctrine philosophique qui nie l'existence de Dieu.

"Etre agnostique, ça veut dire penser qu'il n'y a pas de lien possible entre la pensée humaine et la conception d'une transcendance absolue. Alors ça ne veut pas dire du tout qu'on est athée, parce qu'être athée ça veut dire : c'est faux, la transcendance n'existe pas. Je ne pense pas du tout que la transcendance n'existe pas, je pense qu'elle existe fondamentalement et que les hommes ne sont les hommes qu'en liaison avec une transcendance très variable, pas forcément religieuse ..." (propos de MALRAUX à la télé rapporté par Paris-Match n° 1437 - 10.12.76 p. 69).

* *
*

L'Hommage des camarades

" L'intérêt de l'action est dans ce qu'on fait et non dans ce qu'on dit "
(Antimémoires)

*

Des pages et des pages, des milliers de pages constituent l'oeuvre littéraire de MALRAUX. Chaque génération, chaque homme, chaque femme, la jeunesse et les vieillards trouvent à chaque détour de phrase une phrase qui les concerne, un mot qu'il a inventé pour eux, une tournure qui est celle de leur propre esprit. La France se reconnaît en lui. Par l'encre et par la parole, on a dit et écrit à profusion, dans le noir de la télévision ou du haut d'une tribune - celle de la Cour Carrée du Louvre était au ras des fleurs rouges, et c'est bien ainsi - les qualités et les défauts de ce géant, que d'aucuns appelèrent familièrement André et que nous évoquons en trois mots qui sonnent, qui claquent, qui sont aussi pleins de respect et d'admiration , qui évoquent une épopée historique, mais aussi la simplicité de l'accueil et de la poignée de main, en haut des Vosges ou dans la plaine libérée d'Alsace, après la nuit, dans la clarté de la neige :

" Le Colonel BERGER "

*

Ce qu'évoque pour moi le Colonel BERGER ? Ce fut un chef remarquable, plein d'audace et de bravoure et en qui nous avions confiance. J'en garde un souvenir inoubliable.

A. VOGEL

*

Le Colonel BERGER fut à mon sens un héros de la résistance française et un officier digne de ses soldats qu'il a conduit au combat et qu'il nommait " ses clochards du maquis ". Quant à moi j'en garde un souvenir inoubliable. Je n'oublierai jamais non plus la visite un peu pathétique qu'il nous fit à DURESTAL.

M. VIDEAU

*

Quand je pense " Colonel BERGER " il me souvient de notre présence dans les Vosges. Nous étions E.M. du Bataillon METZ dans le petit village de Bruyère. C'était pendant les premiers engagements à Bois le Prince de la Brigade. Il y avait un vent de défaite et même de peur parmi certains de nos soldats. Même mon adjoint direct, le Maréchal des Logis Chef Moulou était jaune comme un citron.

Le Colonel BERGER nous a réunis dans la scierie de Froideconche.Dans sa harangue pour justifier les combats pour la libération du sol national il terminait par la phrase suivante : " Je salue les morts d'hier et ceux qui vont tomber demain ". Cela nous a fait un peu froid dans le dos.

Je n'étais pas assez près du grand état major. C'est dommage que le Colonel HABER ne soit pas à proximité, lui qui était son chef d'EM, il aurait pu fournir de la matière à son sujet.

G. THIELEN

*

27 novembre 1944 : La Brigade Alsace-Lorraine venait de pénétrer en Alsace et avait reçu mission de participer, avec la 5e D.B. à la prise de Dannemarie solidement tenue par les chars allemands.

Chef de section au Commando DONON (Lieutenant SCHUMACHER) du Bataillon DOPFF, nous avions, pendant la nuit, traversé Ballersdorf en flammes et, poursuivant notre avance sur l'axe Ballersdorf-Dannemarie par un froid glacial et sous un violent bombardement, nous nous trouvions au lever du jour aux lisières de Dannemarie. Nos pertes avaient déjà été trop lourdes, mais la fierté de participer enfin à la libération de l'Alsace nous aidait à surmonter nos peines.

Tout à coup, sur la route, derrière moi, je vis arriver un groupe à la tête duquel, vêtu de sa légendaire canadienne et coiffé de son béret frappé de cinq galons, se trouvait le Colonel BERGER. Il vint auprès de moi et me dit : " C'est bien " et, regardant les premières maisons de Dannemarie, je crois me souvenir qu'il ajouta : " Il faut continuer ".

Bien sûr, j'eus l'occasion de le rencontrer par la suite à plusieurs reprises, notamment lors d'un exposé prestigieux qu'il fit quelques jours plus tard sur la situation militaire en Alsace, mais je n'oublierai jamais (et je crois que ceux qui se trouvaient auprès de moi s'en souviendront toujours) cette présence inattendue et réconfortante du Chef qui avait tenu à venir auprès de nous pour voir se réaliser la première phase de la mission qu'il avait donnée à la Brigade Alsace-Lorraine lors de sa création.

A. THIRION

*

André MALRAUX. Des souvenirs qui viennent à l'esprit ou plutôt qui montent au coeur. Choisir est difficile. Le plus extraordinaire cependant est ce message adressé aux jeunes élèves qui avaient découvert à la poursuite de l'épopée de la Brigade Alsace-Lorraine, la simplicité de son chef, et de là, sa valeur : " faire prendre conscience aux hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux ". Rencontre qui reste à jamais gravée en eux " comme une cicatrice sur un visage " a dit l'un d'eux. Personnellement la première rencontre a été si simple, si grande parce que dépouillée et l'intérêt porté à ma méthode d'enseignement m'ont montré et me montreront le sens de tout don de soi. " Soyez toute à tous et surtout aux plus humbles. Pratiquez l'enseignement à tous et si vous changez tant soit peu la ligne de destinée d'un enfant vous changerez sans le savoir, peut-être dans quatre ou cinq générations, un ensemble d'individus issus de celui-ci. Même si un seul a été touché c'est une victoire; les abandons, qu'importe, s'il y a eu un seul. Il faut marquer. Tout porte en soi son aboutissement ". Il parla des jeunes : " les grands leur manquent, et pourtant chaque époque a son grand, mais le sait-on, le voit-on ? Développez le sentiment de dignité d'eux-mêmes. Mais la route pour cela il faut qu'ils la trouvent eux-mêmes. Posez des jalons, montrez le départ mais ensuite, à eux de jouer. Vous ne pouvez faire leur chemin ".

Et quand je pris congé : " Vous vous souviendrez, l'exemple, le héros de Bergson ".

Comment oublier !

Mme SADDIER

*

Quand je pense André MALRAUX ou Colonel BERGER, je revois l'homme qui exaltait notre combat et, plus encore, celui qui était avec nous face à l'ennemi. Je me souviens en particulier d'un certain jour au Bois le Prince ...

Notre section occupait alors une position dominante en lisière de forêt. Nous utilisions des éléments de tranchées et des trous individuels qui avaient servi aux Allemands quand ils essayaient d'interdire la route en contre-bas, celle-là même qu'à présent nous avions mission de protéger. Derrière nous la pente raide dévalait rapidement jusqu'à la route. Devant nous la futaie claire s'étendait au loin en descendant doucement.

Tout à l'heure, une patrouille allemande a été repoussée. Cela s'est passé dans la dépression à notre gauche. Et l'on a vu un adversaire se rendre. Maintenant le Colonel BERGER et le Lieutenant-Colonel JACQUOT arrivent près de nous. Le prisonnier leur ayant fait savoir que d'autres camarades étaient prêts à faire comme lui, ils cherchent à localiser le groupe. Chacun de nous alors de se lever et de scruter les profondeurs de la forêt. Quelques volontaires se détachent. Et c'est le départ vers le secteur où la patrouille allemande est supposée.

Nous avançons en ordre dispersé, gradés et soldats. Foin des précautions. Des cris fusent pour encourager l'ennemi à se montrer et à se rendre. Les plus pressés d'entre nous jouent les éclaireurs. Un peu en retrait, le Colonel avançant d'un pas leste et régulier, cherchant attentivement comme chacun, mais paraissant suivre en même temps une réflexion sur un autre plan. A ses côtés, son adjoint, l'allure du baroudeur, vibrant intensément à l'événement présent. Et tous les autres autour d'eux, règlant leur allure sur la leur, se sentant à l'unisson avec celui qui les avait amenés là, et qui les conduit encore sans pourtant les commander.

Les appels n'ont pas l'écho escompté. Mais, du vallon vers lequel nous nous dirigeons, un sifflement monte, passe très haut au-dessus de nous et redescend loin derrière, ponctué par l'éclatement d'une grenade. Notre groupe s'arrête, et fait silence. L'attente est brève. Le temps d'un règlage et le mortier crache sa salve. Aucun doute, l'ennemi s'est ressaisi et il bombarde notre position de départ. Nous revenons à pas pressés, anxieux de ce que nous allons découvrir. Une seconde salve nous immobilise un moment, alors que nous sommes près d'arriver.

Ici quelques branches hachées sont tombées sur le sol. Un peu plus loin le chef de section paraît guetter notre retour. Un genou en terre, il est appuyé contre un arbre. Il ne bouge pas, il ne répond pas à mes questions, Serait-il blessé ? Son casque paraît le gêner. Je l'enlève. Un peu de sang coule d'un trou dans la tête : le cerveau est atteint, c'est visible. La respiration se fait difficile. A deux pas de là, dans la tranchée peu profonde, les corps inertes desdeux camarades de mon groupe qui étaient restés à leur poste. D'autres sont couchés plus loin.

Dans le soir tombant, nos morts sont alignés au bord de la route.Les ambulances emmènent les blessés. Demain se sera la relève. Puis nous nous retrouverons unis, tous ceux de la compagnie VERDUN qui sont revenus de leur baptême du feu, avec le Colonel BERGER, pour rendre un dernier hommage à ceux qui ont fait le sacrifice suprême. Et devant ce petit carré militaire ouvert pour eux à côté du cimetière de Ramonchamp, en silence, nous leur promettrons de continuer la lutte.

F. STEPHAN

*

Mes souvenirs sont restés dans un album de photos dans lequel André MALRAUX a écrit : " Mon cher SCHLUMBERGER, pour les photos, merci : j'ai fait prendre des contretypes de celles qui m'intéressaient ".

Quant au reste, j'ai dit, à Durestal, pour notre commémoration :

" ... Il y avait des Alsaciens, parce que beaucoup de leurs organisations étaient repliées sur nos départements. De tous ces hommes-là, on peut vraiment dire qu'ils ont maintenu la France avec leurs mains nues. Ils n'étaient rien de plus que des hommes du NON, mais le non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort, suffit à faire de ce pauvre gars, le compagnon de Jeanne et d'Antigone ... L'esclave dit toujours : oui".

A. SCHLUMBERGER

*

En tant que " Maquisard " au grade de 2e classe, je n'ai pas eu connaissance de Colonel BERGER, mais seulement d'ordres émanant du P.C. C'est assez vague comme source j'en conviens, mais comme je me sentais bien commandé, surtout étant données les circonstances, mes préoccupations étaient axées sur des pensées plus matérielles ou des réalités plus terre à terre et à faire des rêves remplis de filles... Alors le reste, plus tard si Dieu le veut !

Après la Libération de la Dordogne, j'ai appris par hasard, que nous étions commandés par le Colonel BERGER; et BERGER, j'ai cru que c'était son nom. (Il y avait bien eu un Général Boulanger, pourquoi pas un Colonel BERGER?)

Ce n'est qu'un peu plus tard que j'ai eu connaissance de la corréla - tion : BERGER = MALRAUX. Cela me renseignait peu, mais en même temps j'ai appris qu'il était écrivain; d'où, pour faire plus ample connaissance, j'ai acheté pour la première fois un de ses livres et, au hasard, j'ai pris " La Condition Humaine ". Pas facile à lire ce livre pour un type qui comme moi ne possède qu'une petite instruction "élémentaire" pour tout bagage ! Et pour bien assimiler sa pensée il me fallait très souvent relire et relire certains chapitres. Mais là; à la fin de ce livre, j'ai commencé à savoir quel grand bonhomme il était !

Quant au reste : sa vie, son oeuvre littéraire, ses options politi - ques quelles qu'elles aient été, on peut être pour, on peut être contre, personne ne peut être indifférent.

Et ça, il a fallu qu'il sache le faire ...

R. REBIERE

*

La Brigade était un amalgame - oh combien hétéroclite -. Nous nous connaissions au sein de la compagnie ou de la section - ce fut une fierté quand nous sûmes que BERGER-MALRAUX devenait le chef de la B.A.L.

Pour moi deux souvenirs impérissables:

- le discours toutes les compagnies réunies - aux environs de Luxeuil: " Je salue les morts ... et ceux qui vont mourir " - quand on a la volonté de se battre les armes poussent au bout des poings.

- l'inspection aux avant-postes durant l'engagement à Ramonchamp.Nous venions de ramener le corps de GAULEJAC - Nous avions près de nous les corps de GUIDON et ILTIS - les mortiers pleuvaient - le Colonel JACQUOT venait de recevoir un éclat - Le Colonel BERGER monte cigarette aux lèvres. Sans armes - sur le parapet dominant le poste de secours - et longuement regarde vers le Thillot, pendant des minutes interminables ...

Dr. L. ROS

*

Blessé à Bois le Prince quelques jours plus tôt, à l'automne 44, je me trouvais à l'hôpital de Luxeuil sur mon lit de douleur, opéré, soigné, en voie de rétablissement. Les religieuses avaient bien voulu me prêter des livres pour passer le temps. Mais cette littérature inoffensive ne faisait guère le poids selon mon goût, et sans doute celui du médecin, le cher Dr. ENGELHARD, qui eut la gentillesse de me prêter des siens. Parmi eux, l'un des MAETERLINCK, j'ai oublié lequel, mais célèbre.

C'est lui que je lisais lorsque je reçus la première visite du Colonel BERGER. Il s'arrêta à mon lit, et s'entretint quelques instants avec moi de ma blessure. Puis, ayant pris mon livre, il lut sur la couverture le titre, et le chiffre du tirage atteint, sans doute très élevé. Il me le rendit alors et, répétant ce chiffre à haute voix, il s'éloigna d'un air rêveur.

Le romancier parlait par la bouche du Colonel.

F. PAQUIN alias "FRANCOIS"

*

... Fin septembre 1944, nous combattions dans les Vosges, au Bois le Prince, sous la pluie, dans la boue... nous étions trempés, crottés, fatigués; nos capotes pesaient comme des cuirasses... Enfin la relève... Un petit hangar, de la paille sèche... Les hommes tombent, rompus, sur cette couche accueillante...

Quelques instants plus tard, visite du Colonel BERGER accompagné du Colonel JACQUOT. Apostrophe de ce dernier à mon encontre : "... il aurait fallu faire nettoyer les armes sur le champ... " etc. et il en donne l'ordre.

André MALRAUX, jusque-là silencieux, intervient : " Que les hommes se reposent, le lieutenant BERNARD a raison ".

- -

C'est ce que nous aimions en MALRAUX, son sens de l'humain. C'est ce que chacun, obscurément, sentait : sa fraternité envers ceux qui, volontairement, avaient pris le même chemin que lui, vers la Liberté et la Dignité retrouvées.

Quelques phrases de MALRAUX qui résonnent toujours en moi :"Faites ce que vous voulez, mais faites-le noblement ". " La liberté appartient à ceux qui l'ont conquise ".

Alphonse Georges PEIFFER dit
"Lieutenant BERNARD" Cie VERDUN

*

C'est le 20 (?) août 1944. Périgueux libéré, c'est l'euphorie. De Vergt où j'étais réfugiée, la grosse moto d'Emile BOURGUIGNON me prend en charge. J'ai 26 ans et je vais enfin revoir mon petit mari le "Lieutenant BERNARD", parti le matin du 6 juin 44.

Arrivée à l'Hôtel Fénelon, le P.C. d'ANCEL.

La journée, comme un rêve... Les rues arpentées, outre mon époux retrouvé, avec l'un, avec l'autre, par exemple le Dr. WORINGER qui peut-être se souvient de la salle de fortune où nous avons chanté à pleine voix : " Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine !"

Puis, le soir, le dîner autour de la grande table. Et alors, le choc! MALRAUX, le Colonel BERGER, était là, parmi nous !

Dès cet instant, je n'ai plus rien vu que lui, capable de tenir trois ou quatre conversations différentes. Ses tics me frappèrent. Ce beau visage au regard pénétrant, c'était donc celui de l'auteur de " La Condition Humaine"! Je n'en croyais pas mes yeux. Je me revoyais, en 1935, lisant et relisant ce livre avec passion quand j'étais à l'Ecole Normale de Cahors et que notre professeur Melle BUGEAT, nous avait appris à mieux connaître l'auteur à travers son oeuvre.

... Et revenant à l'instant présent, moins de dix ans après la révélation de son talent, je commençais à soupçonner que l'homme de lettre se doublait d'un homme d'action. Il allait bientôt prendre la tête de cette Brigade Alsace-Lorraine qui allait repartir, vers l'Est, pour d'autres combats de libération.

Pour conclure, soyez assurés que tous mes élèves, durant ma carrière close en 1973, ont connu et aimé MALRAUX. On parle bien de ce qu'on aime bien.

Et sa mort récente a été ressenti par nous deux comme un deuil familial.

Marguerite SCLAFER-PEIFFER
épouse du Lieutenant BERNARD

*

C'était en octobre 1944, à Froideconche, après l'enterrement de onze jeunes de la Brigade. Nous étions réunis dans la cuisine hospitalière de Mme DUMUR, la secrétaire de Mairie, quand André MALRAUX entra. Etant donné les circonstances, je ne me souviens pas des paroles qu'il m'adressa. Mais il me reste le souvenir de sa poignée de main fraternelle, de sa personnalité et de son énergie soutenant tous ces hommes qui luttaient à la Brigade, pour plus de "justice et de dignité" selon les mots du Colonel BERGER lui-même.

Mme Marie-Thérèse PELTRE

*

Depuis plus de quinze jours, le Commando "Vieil Armand" du Bataillon MULHOUSE avait établi ses cantonnements dans un triste hameau du nom de DREST, situé à quelques kilomètres de Luxeuil, en Haute-Saône.

De mémoire de maquisard, on n'avait jamais vu pleuvoir aussi fort et aussi longtemps : un vrai déluge de fin du monde !

Cette interminable pluie finissait de noyer non seulement le paysage, mais aussi hélas le moral des hommes, qui ne comprenaient pas pourquoi on les laissait se morfondre dans ce "trou" depuis des jours et des jours.

Après avoir épuisé toutes les ressources bien modestes, dont peut disposer un chef de section pour essayer de tuer le temps et de faire patienter ses hommes (parties de cartes, séances de chants, concours d'histoires grivoises, et que sais-je encore !) je décidais de secouer ma troupe qui s'engourdissait de plus en plus dans cette lamentable inaction.

Un matin du 3 ou du 4 octobre 1944, je donnais donc à mes hommes l'ordre de prendre leur paquetage et leur armement et de me suivre pour une séance de "crapahutage" dans un champ voisin de notre cantonnement. Grognant et pestant contre cette décision, d'autant plus loufoque à leurs yeux qu'il continuait de pleuvoir comme "vache qui pisse", les hommes finirent tout de même par me suivre !

Je surveillais attentivement le déroulement de ce pénible exercice,au cours duquel mes hommes, tenant leur fusil ou leur mitraillette au creux du bras, rampaient dans la boue sur les coudes et les genoux, lorsque je sentis une présence derrière moi.

Me retournant, je vis le " Colonel " exactement tel que le représentaient les rares photos que j'avais eu l'occasion d'apercevoir : mince, droit comme un i, avec ses leggins, sa canadienne, son petit béret et la cigarette fixée au bout des lèvres.

Nerveusement, il me dit : "Lieutenant, pouvez-vous me dire où je puis trouver le Commandant DOPFF ?"

Je me présentais : "Lieutenant PICARD, 1ère Section du Commando "Vieil Armand". Le Commandant DOPFF doit être actuellement dans la vieille ferme que vous voyez à 200 m d'ici".

"Merci, me répondit le Colonel BERGER, mais que faites-vous là avec vos hommes sous cette pluie battante ?"

"Mon Colonel, lui dis-je, les hommes en ont assez de ne rien faire ici depuis deux semaines".

"Ils ne rêvent que d'aller se battre et non pas de moisir encore longtemps ici. Alors pour qu'ils ne s'endorment pas complètement, j'ai décidé de les faire "crapahuter" dans cette gadoue".

"C'est bien, Lieutenant, continuez !" me dit le Colonel en s'éloignant, puis se tournant, il ajouta : "Ne vous inquiétez pas, ils n'auront plus à attendre longtemps avant d'entrer dans la danse !"

Le même soir, le Commandant DOPFF réunissait dans la grange de la vieille ferme les quatre "Commandos" du Bataillon MULHOUSE qu'il commandait, pour nous annoncer l'arrivée imminente du Colonel BERGER qui avait "quelque chose d'important à nous communiquer".

Quelques instants plus tard, le Colonel arriva dans la grange, plongée dans une semi-obscurité, et nous adressa sa brève, mais désormais légendaire harangue qui se terminait ainsi :

"Je salue ceux qui sont morts aujourd'hui et je salue ceux d'entre vous qui mourront demain."

Un silence de mort pesait sur tous les présents alors que le Colonel BERGER quitta la grange aussi rapidement qu'il y était apparu.

Le lendemain, dans la soirée, le Commando "Vieil Armand" monta en ligne pour prendre position, en pleine nuit, sur le Haut de la Parère pour y relever le Commando BARCK; et pour voir enfin la guerre, la vraie, de près.

Lieutenant Marcel PICARD
Commando "Vieil Armand" 1ère Section

*

Mon mari souvent aimait parler de sa Brigade, il était terriblement fier de pouvoir raconter de la vie du Colonel BERGER, ainsi que de Monsieur de LATTRE DE TASSIGNY.

Je crois que pour Monsieur MALRAUX on peut penser ceci : toute vie humaine est comparable à une phrase qui est en train d'être prononcée et qui ne prend véritablement tout son sens que lorsque le dernier mot en a été dit.

Comme dirait A. DE SAINT-EXUPERY : " on ne voit bien qu'avec le coeur, l'essentiel est invisible pour les yeux."

D'après mon mari Monsieur MALRAUX était un homme exceptionnel, un meneur d'hommes, un chef aimé de ceux qui avaient le privilège de le connaître.

Madame Charles PFOHL

*

BERGER

Nous étions au mois de mai de cette année 44 qui devait voir l'amorce du déclin nazi et la fin de la nuit.

Notre groupe dépenaillé venait de s'installer au camp de Durestal où précédemment, le groupe Mireille avait vécu dans des huttes de branchages avant d'être décimé.

Noyé dans un bois à quelques centaines de mètres d'une ferme dont une annexe nous servait d'entrepôt pour le matériel enfin parachuté, il était à l'abri des regards indiscrets.

Plus bas, dans le vallon, serpentait la route de St. Alvère à la Plantade.

Un matin, j'émergeais encore engourdi de sommeil de la couche de fougères qui nous servait de lit et sortis à l'air libre. Sur le sentier qui se faufilait parmi nos cabanes, ANCEL marchait de long en large; à ses côtés, du même pas, un grand type, engoncé dans une canadienne délavée, les jambes protégées par des leggins de cuir lacées sur une culotte de cheval, coiffé d'un étroit béret qui lui enserrait la tête, parlait d'un ton monocorde en ponctuant son monologue d'arabesque que la cigarette qu'il tenait à la main dessinait d'une fumée ténue dans l'air frais du matin.

Je voyais pour la première fois le Colonel BERGER dont j'appris plus tard la renommée civile.

Ce matin là, regardant les deux hommes en discussion, je ne savais pas encore que mon destin était de suivre, jusqu'aux sources du Danube, la silhouette immuable et la sempiternelle cigarette d'André MALRAUX.

MALRAUX

C'était octobre ... ou novembre, nous venions de quitter le repos du guerrier en Haute-Saône et remontions en Alsace.

Le convoi venait de faire halte à Delle et ANCEL vint demander des volontaires pour une mission.

Je me présentais et avec MARRAKECH et deux ou trois autres, nous embarquâmes dans deux voitures, en direction d'Altkirch.

Je me trouvais dans la voiture de tête, une vivaquatre Renault, à côté du chauffeur.

Derrière, MARRAKECH tenait compagnie à celui dont nous savions maintenant qu'il était un homme célèbre, et que nous avions connu jusqu'ici sous le nom de Colonel BERGER, alias André MALRAUX.

Les deux voitures roulaient à bonne allure et j'écoutais distraitement les propos tenus par les deux passagers du siège arrière. Comme toujours le dialogue se transformait en monologue de MALRAUX dont la cigarette traçait dans le clair obscur de la berline des hieroglyphes lumineux que suivait la trace bleue de la fumée. Il expliquait à son compagnon que la rive gauche de la route était tenue par les troupes alliées et que la droite était encore occupée par des traînards allemands dont la tâche consistait à faire quelques cartons au bazooka ou au fusil de précision sur les convois circulant sur la chaussée.

Au fil du discours je voyais mon voisin chauffeur se ratatiner sur son siège et la sueur perler sur son front abrité par le casque. De mon côté je m'efforçais de me tasser sur le coussin jusqu'à ne plus avoir qu'une mince ligne de visibilité entre la visière de mon casque et la base de la vitre de portière.

Derrière, le bourdonnement de la conversation continuait et je me demandais si MARRAKECH se tenait droit ou ne cherchait pas, plutôt, à se coincer le mieux possible dans l'angle de la carrosserie. MALRAUX, imperturbable, paraissait ignorer l'effet de ses commentaires, perdu dans sa pensée qu'il exprimait peut-être inconsciemment. Ce voyage empreint d'un certain malaise continuait et nous souhaitions en voir rapidement la fin.

Nous nous attendions à tout instant à recevoir un coup de bazooka ou de fusil de la part des tireurs cachés dans les champs sous des filets de camouflage ou du foin.

Nous guettions chaque pli du terrain, essayant de deviner le léger mouvement qui nous dévoilerait l'ennemi.

Plus les kilomètres s'additionnaient au compteur, plus notre sueur s'accentuait.

En dépit de la fraîcheur extérieure, nous avions trop chaud. Enfin le voyage s'acheva à Altkirch et vint le moment où nous pûmes sortir à l'air libre. C'est avec un grand soupir de soulagement que nous abandonnions la voiture.

Les camarades qui suivaient dans une Peugeot 202 avaient l'air très frais et étaient parfaitement décontractés.

Il est vrai qu'ils n'avaient pas eu l'occasion d'entendre les mêmes considérations stratégiques que nous.

MALRAUX, toujours calme, nous donna les consignes rituelles et nous abandonna pour quelque contact.

Après une nuit passée dans les voitures garées à l'ombre de l'église, nous retrouvâmes les camarades et le prochain épisode, ce fût Dannemarie, Ballersdorf, mais nous nous rapprochions toujours de Strasbourg.

Jean PORCHER
SARTHOIS du Groupe ANCEL

*

André MALRAUX ...

C'est l'écrivain ... son style ... La Condition Humaine ...

C'est aussi le Colonel BERGER ...

Celui que je vis la première fois en Haute-Saône déjeunant avec nous à la popote,

celui qui déambulait fièrement à l'entrée de Dannemarie alors que les derniers blessés pansés s'en retournaient vers Ballersdorf,

celui qui, au milieu des hommes fatigués, arpentait la grand'rue de Hagenbach,

celui qui se trouvait parmi nous à Remiremont et Froideconche.

C'est l'espoir,

C'est la Cour Carrée du Louvre ...

Dr. Marc OFFENSTEIN

*

Colonel BERGER, ce nom lié à la Brigade Alsace-Lorraine fut si souvent prononcé et invoqué par mon mari, le Lieutenant Léon NEFF, qu'il est gravé à tout jamais dans ma mémoire. Rappel des anecdotes de la popote... de la richesse des échanges entre lui et les hommes... par la suite, au Gouvernement, tout ce que Paris lui doit. Il lui a donné un nouveau visage, tous ses monuments historiques ravalés et rajeunis. Sur l'écrivain il y aurait tant à dire, sur l'historien aussi, je viens de relire "Les chênes qu'on abat" dialogue unique avec le Général de GAULLE. Sur l'homme en recherche face à la mort. D'autres le disent mieux que moi. L'hommage qui lui fut rendu dans la Cour Carrée du Louvre, l'associait une fois de plus à la Brigade Alsace-Lorraine. Elle y était citée et présente, elle aussi par le fait même à l'honneur.

Mme Vve Léon NEFF

*

En ce qui me concerne, je n'ai que des impressions très limitées du Colonel BERGER, car au Bataillon METZ, Compagnie Kléber, nous l'avons entrevu rarement.

Tout au plus me rappellerais-je cette réunion après l'affaire du Bois le Prince et de l'impression que nous fit cette phrase lapidaire :

" Je remercie ceux qui sont morts et ceux qui demain vont mourir ..."

Plus net me reste le souvenir du visionnaire André MALRAUX, lorsqu'il vint parfois dans les années 50 à nos réunions.

Bien entendu nous ferons toujours partie, en pensée, de son escorte en attendant de le rejoindre.

René MARTIN

*

J'ai rencontré le Colonel BERGER sur la route, comme cela, tout simplement à Montauban. Du moins, je le crois.

La seconde fois ce fut du côté de Dannemarie à trois heures du matin, alors qu'il se promenait sur la route avec le Colonel JACQUOT et son chauffeur BOYETTE, qui maintenant est agent de police à Dieuze.

Nous allions avoir un tué dans la personne de l'adjoint au Lieutenant CHAMBEAU du Commando METZ (Compagnie Kléber de Linder), le sergent-chef GERBERT à la suite du mitraillage par les chars "Tigre" allemands qui tiraient à balles explosives. GERBERT a été touché au genou et est décédé lorsqu'il fut placé dans l'ambulance.

Marcel MARAL

*

La vie d'André MALRAUX valait la coup d'être vécue malgré ce qui me semble de nombreux changements de cap. Je crois que la meilleure vie est celle vécue pour ses pensées. Il nous donne un exemple.

MAROTEL

*

Je considère que c'est une grande perte pour nous et surtout pour les opprimés et ceux qui souffrent des injustices et des inégalités de notre temps.

Je souhaite ardemment que ses écrits donnent à réfléchir aux Grands de ce monde pour qu'ils se mettent enfin d'accord pour secourir les plus démunis.

Livier MASSON

*

Ayant milité dans la résistance à la Brigade Alsace-Lorraine durant les années 1943 à 1944, mes camarades et moi éprouvions une authentique vénération pour le Colonel BERGER.

Vous dire que cette vénération s'est doublée d'une profonde admiration lorsque nous avons appris ultérieurement que le Colonel BERGER était l'illustre écrivain André MALRAUX, aujourd'hui mondialement célèbre !!!

Pierre MAZE

*

Je n'ai pas eu l'occasion d'être présent à l'arrivée, courant mai 44, du Colonel BERGER au Camp ANCEL à Durestal, car étant cuisinier je ne pouvais laisser mes marmites.

Ce que j'ai constaté quand les gars sont venus à la soupe, tous étaient métamorphosés.

Je l'ai davantage côtoyé à Froideconche au P.C. ANCEL.

Arrivant à n'importe quelle heure, soit très tard, partant de bonne heure, j'étais toujours sur la brèche pour lui servir des boissons chaudes ou des repas "le Diable à entretenir", mais toujours des mots aimables et encourageants.

Albert MAZIERE dit FRANCOIS, cuisinier au PC ANCEL depuis le 18.02.44

*

J'ai la fierté d'avoir servi sous les ordres d'un tel homme qui pour moi ne voyait que la grandeur de la France et qui passait au-delà de beaucoup de choses qui divisent actuellement les Français.

L'impression que je garde du Colonel BERGER est qu'il a toujours été un fonceur et un baroudeur tout en restant humain.

Deux discours me restent surtout en mémoire :

d'abord celui qu'il nous fit après Bois le Prince alors que nous avions enterré nos morts et que si mes souvenirs sont exacts il fit sur le socle d'une croix.

Ensuite son discours d'adieu en Alsace.

D'autres contacts très brefs que j'eus avec lui me reviennent en mémoire mais disons difficiles à situer en lieu et date, car malgré tout c'était il y a 32 ans.

Marcel MULLER - Section METZ

*

Les Rescapés de Dannemarie

Décembre 1944. Le Commando DONON du Bataillon MULHOUSE cantonne à Lingolsheim dans les locaux d'une école constituée par des baraquements provisoires. Vers le 10 avril l'ordre de faire mouvement vers les vallées vosgiennes où, selon certaines informations, se cacheraient encore quelques troupes allemandes piégées par le verrouillage du Pont de Kehl, opéré avec son audace légendaire par le Général LECLERC.

Montés sur des GMC et des Half Tracks, les gars du Commando admirent, malgré l'automne bien avancé, la campagne alsacienne. Après une heure de voyage ils arrivent à Andlau où la population est rassemblée sur la place de la Mairie. Elle a appris en effet que des soldats français, les premiers depuis la Libération, allaient arriver dans la petite ville célèbre par ses vins. L'accueil enthousiaste se transforme en délire quand les vignerons se voient interpeler en dialecte par les hommes casqués. Les gens se précipitent vers eux et leur offrent le gîte et le couvert, les gars sont tellement sollicités qu'ils acceptent le repas chez l'un et la chambre chez l'autre.

Une réception est offerte à la Mairie selon les meilleures traditions alsaciennes : Clevener d'Andlau comme il se doit et Kougelhoupf. Après les paroles de bienvenue du Maire, le Colonel BERGER prend la parole et, avec le lyrisme et le ton si particulier qui allaient devenir célèbres, notamment lors de l'éloge funèbre à Jean MOULIN, prononce une allocution dont, 32 ans après, je ne me rappelle plus que l'expression " Les rescapés de Dannemarie".

Néanmoins, en substance, il loue au cours de cette intervention, les mérites de ces combattants qui, réfugiés, expulsés ou évadés, unis à leurs camarades rencontrés dans les départements d'accueil du Sud-Ouest et de Savoie, ont désiré rentrer dans leur province natale les armes à la main et chasser l'envahisseur qui a tenter de vider leur âme.

Mais, en ce qui concerne l'opération militaire proprement dite, à ma connaissance, aucun allemand n'a été capturé que ce soit dans la région d'Andlau ou dans celle de Grendelbruch où le Commando est envoyé le lendemain.

Pierre LEMBLE

*

Je ne puis penser à autre chose lorsque j'évoque le Colonel BERGER, que de me retrouver à la réunion d'officiers que nous eûmes la veille de l'attaque de Bois le Prince au Col de la Fourche et au cours duquel il nous a dit avec ses tics habituels dans la voix, peut-être accentués par l'émotion :

" Demain, plusieurs d'entre vous qui m'écoutez ce soir, serez sans doute morts, mais ..." (je ne me souviens pas de la suite). C'est tout MALRAUX et ses observations de sa camarade la Mort.

Quant à ma femme, qui assista à notre anniversaire à Vergt, elle voit un MALRAUX moribond, porté à bout de bras sur une estrade, au milieu d'un pré à l'emplacement de son maquis et oh ! miracle ! on entend l'envolée incroyable, lyrique, véhémente, fougueuse de son discours sur le temps du maquis.

Docteur LEVY-FREBAULT

*

Il y a eu une scène bouleversante le 14 décembre 1976 dans le petit cimetière de VERRIERES-LE-BUISSON au moment de la réinhumation de notre ancien chef André MALRAUX, qui reposait jusque-là dans un caveau provisoire.

Fourrure, la chatte de MALRAUX disparue le jour de sa mort et que tous cherchaient en vain, s'était réfugiée près de son maître mort. Elle ne quittait plus le cimetière.

Le chat s'était approché lentement. Il s'est faufilé parmi les fleurs, il s'est assis sur la pierre tombale et est resté là sans bouger.

Personne depuis n'avait revu Fourrure, personne sauf le gardien du cimetière, Mr. François KLEINLOGEL. Depuis le jour de l'enterrement, Fourrure était là, blottie sur le caveau provisoire d'André MALRAUX.

Tous les jours, a raconté le gardien, je lui porte à manger. De temps en temps seulement, je parviens à lui faire avaler un petit morceau de viande.

Ce matin, raconte le gardien, son instinct a dû lui faire sentir qu'il se passait quelque chose. Pour la première fois elle n'était pas sur le caveau provisoire. Elle n'est revenue qu'à la fin de la cérémonie.

A son retour, sans un instant d'hésitation, elle a trouvé l'emplacement de la nouvelle tombe de son maître.

Julien LIBOLD

*

Il faut distinguer le Colonel BERGER, tel que nous l'avons connu, du MALRAUX, écrivain et historien d'art ainsi que du MALRAUX, homme politique.

En 1944-1945, la plupart de nous étions de jeunes étudiants qui,tout au moins pour ceux venus de Haute-Savoie, savions tout juste que notre Colonel s'appelait BERGER. Nous ignorions totalement que ce dernier s'identifiait à un écrivain célèbre. Même si nous avions su qu'il s'appelait MALRAUX, ce nom ne nous aurait rien dit, car sa littérature n'était pas de celle qui était enseignée dans les collèges.

Quoiqu'il en soit, le premier contact du Colonel BERGER avec le Commando "VIEIL ARMAND" eut lieu à Hugier, petit hameau perdu du pays de Gray, où l'on nous avait regroupés avant de monter sur Ramonchamp.

C'est dans une grange délabrée de ce petit village qu'il nous harangua de belle façon et c'est à ce propos que je voudrais apporter une utile précision sur une phrase célèbre que tout le monde semble avoir déformée, non pas dans le fond, mais dans la forme. Peut-être est-ce le Colonel BERGER qui,pour ne pas se répéter, l'a lui-même modifiée, au gré de son inspiration et au fil de ses tournées parmi les compagnies.

Toujours est-il que cette phrase reprise par les journalistes, par André CHAMSON et plus récemment par Pierre BOCKEL qui dans l'Enfant du Rire fait dire à MALRAUX " je salue nos morts d'hier et ceux qui parmi vous tomberont demain ", n'a absolument pas l'impact ni l'impitoyable concision de celle qui nous fut dite à Hugier et qui était exactement celle-ci :

" Je salue vos morts, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain ". Ce n'est absolument pas la même chose et j'ai toujours considéré ce saisissant raccourci comme un morceau d'anthologie. Il faut bien avouer que tous ceux qui l'entendirent eurent un petit frisson et ne l'ont jamais oublié.

Autre souvenir du Colonel BERGER. Il se situe à quelques jours de là, précisément sur les hauteurs de Ramonchamp. Nous devions attaquer. En face de nous, si mes souvenirs sont exacts, la position ennemie était tenue par une école de sous-officiers allemands. Les chars avancèrent et nous avec eux. Et puis, sous prétexte qu'il n'y avait pas eu de préparation d'artillerie , cette dernière ayant été programmée par l'état-major, on nous fit bêtement revenir en arrière ce qui permit aux allemands qui avaient déguerpi sans combat de se réinstaller dans leurs trous.

C'est alors que nous vîmes arriver deux Colonels, BERGER et un autre, que nous ne connaissions pas. Il paraît qu'il nous venait de "l'armée régulière", qu'il se nommait JACQUOT, qu'il était breveté d'état-major, etc...

Effectivement, il portait un bel uniforme américain, tout bardé de décorations. Comme notre section était en flèche (celle du Lieutenant PICARD) ces deux hauts personnages nous demandèrent de les accompagner pour effectuer une reconnaissance. J'avais le Colonel BERGER à mes côtés. Entre temps l'artillerie s'était déchaînée, mais alors qu'au cours de notre première attaque nous nous étions avancés sans rencontrer la moindre résistance, cette fois-ci, nous ne fîmes que la moitié du chemin précédemment parcouru. Nous fûmes accueillis par une volée de balles. Je me souviendrai toujours de la scène et là encore je suis en contradiction avec l'abbé BOCKEL. C'est BERGER, le béret sur l'oreille, la cigarette au bec, qui gueulait " Planquez-vous derrière les arbres " alors que JACQUOT caracolait devant, pistolet au poing, en criant " Allez-y, les petits gars, la Moselle est en bas. On y pissera ce soir !" Et c'est là qu'il reçut une rafale de mitraillette qui, mettant fin à son ardeur, le coucha sur un brancard. Ce fut là aussi, que nous fîmes nos premiers prisonniers.

Ce n'est que bien plus tard, en 1947 que je devais revoir le Colonel BERGER redevenu André MALRAUX. Il s'était alors lancé dans la politique. A l'issue d'une conférence donnée à Metz, il avait tenu à recevoir les anciens de la B.A.L.

J'avais pris la précaution de prendre l'un de ses livres, afin de le lui faire dédicacer. Ce livre, je l'avais acheté en décembre 1944, dans une librairie de Strasbourg qui, vidée de toute la littérature allemande qui l'encombrait, reconstituait péniblement ses stocks. Ce livre était une réédition du " Temps du Mépris ", seul ouvrage de MALRAUX, alors disponible. Lorsque je le lui présentais, MALRAUX me regarda longuement, leva les bras au ciel et me demanda si je n'avais rien d'autre à lui présenter. Puis, à ma grande surprise, il marmonna que c'était le plus mauvais livre qu'il ait jamais écrit. Comme j'étais assez décontenancé, il me dit " Eh bien, tant pis !" et écrivit de sa plus belle plume que les idées ne devaient pas être pensées mais vécues.

Ce n'est que plus tard que je compris sa réaction, car, écrit en 1935, le " Temps du Mépris " n'est autre que l'apologie d'un militant communiste . Evidemment, en 1947, les idées de MALRAUX avaient changé.

Certes, ces quelques souvenirs personnels sont bien minces, mais pour moi ils demeurent toujours présents.

A ce propos, je regrette que personne n'ait jamais trouvé le temps d'écrire l'histoire humaine de la Brigade avec tous ses petits à côté qui en faisaient tout le piquant et le charme. Et Dieu sait, si la B.A.L. était riche en personnages hors-série. Pour m'en tenir au seul Vieil-Armand, il y avait le curé RONCON et ses colères qui n'avaient rien d'apostoliques, le légionnaire et ses histoires à dormir debout, les toubibs JACOB et un autre dont je ne me reppalle plus le nom, les étudiants, les ouvriers, les Lorrains, les Alsaciens. Quel monde, quelle épopée ! Les souvenirs et les anecdotes se bousculent (Monchard, Courtelevant, Mulhouse, Remiremont, Strasbourg, le tournant du Rhin, le Fort Hoche, Plobsheim, etc/..)mais ils seraient trop longs à raconter ce soir. Hagenbach avec Hartmann et ses biscuits au fond de l'écluse! Et tant d'autres.

Jean LIEUNARD

*

André MALRAUX a toujours été présent au bon moment.

Paul KESSLER

*

Je pense au temps où la première fois, je fis partie d'une section du Groupe VALMY qui vint monter la garde au GQGI du Colonel BERGER. Je revois un homme tout simple bien pris dans un pantalon de cheval, chaussé d'une paire de bottes et simplement vêtu d'un chandail et dont les tics me frappèrent. Ensuite, désigné par un de mes officiers pour effectuer une mission, je fus présenté au Colonel BERGER.

Malheureusement tombé sur un barrage d'autos mitrailleuses allemandes devant le Bugues où les Allemands effectuaient une rafle, je fus blessé par balle à la cuisse gauche mais ai pu malgré tout rejoindre le GQGI où je fus reçu à nouveau par le Colonel BERGER, qui me fit évacuer dans un hôpital du maquis à Sagelat près de Belvès Dordogne.

JOUASSIN

*

Dimanche 26 novembre 1944.

... Alerte à 13 h. départ à 14 h. pour le nettoyage d'un bois aux environs d'Aspach, libéré depuis midi par une unité de chars et la Légion. A 14h,45 à 500 m. d'Aspach, sur un chemin de terre secondaire le chasseur ZUNDEL Henri saute sur une mine anti-char piégée. Originaire de Thann il était à quelques km. de chez lui. Il y a 4 ans qu'il n'avait plus vu ses parents. A l'entrée d'Aspach un char calciné et quelques cadavres de légionnaires.Le commando entre dans Aspach, encombré d'équipements allemands abandonnés. Il prend position au-delà d'Aspach en bordure du bois à nettoyer vers 15 h. A 15h,15 , heure H pour le départ de la manoeuvre, nous recevons contre-ordre et ordre de rassemblement immédiat et de retour sur Altkirch. L'ordre est exécuté vers 16h.

L'état d'alerte subsiste pour le commando et je dois refuser des demandes de permission de quelques heures pour de jeunes soldats qui sont à quelques km de chez eux. Entre autres le caporal-chef HELL qui n'a pas revu sa mère depuis 5 ans. Il devait tomber le lendemain matin, la tête emportée par un éclat d'obus. Un nouveau départ a lieu à minuit.

Lundi 27 novembre 1944.

Rassemblement à 0h,30 sur la place d'Altkirch. Départ à 1h. pour Ballersdorf, occupé par des éléments de la Brigade qui y ont combattu. MALRAUX était venu les voir dans une grange. Nous traversons le village et prenons position quelques km. plus loin, en attente aux abords du village de Dannemarie, occupé par les Allemands. Il est 2 heures du matin. Quelques tirs d'artillerie. Nous creusons des trous individuels en protection contre les tirs d'artillerie entre l'orée du bois et la route qui mène à Dannemarie. La terre est dure. Il fait très froid. Casse-croûte léger pour les hommes qui battent la semelle dans le bois voisin. La nuit semble longue à tous en attendant l'heure H de l'attaque. MALRAUX, vêtu de sa canadienne, col relevé, et de son légendaire béret et son adjoint le Colonel JACQUOT viennent reconnaître les abords du village. Ils font les cent pas sur la route, en avant de nos trous individuels pendant un bon moment devisant calmement. L'effet sur les hommes est excellent. Tous volontaires, mais souvent bien jeunes, les voilà gonflés à bloc pour y aller. L'attaque est pour le lever du jour. Une brume glacée nous enveloppe, noyant les bois et le village. Le silence est impressionnant. Tous tapis dans leurs trous attendent. Enfin le soleil, très désiré, se lève vers 7h,30. A 7h,50 un violent tir de barrage est déclenché sur Dannemarie. Il dure une demie heure. A 8h,20 les chars prennent position de départ pour l'attaque, protégés par des éléments de la légion, fort réduits, chargés de les protéger. L'infanterie est en place : Commando VALMY, 2 sections Demi-Brigade METZ, Commando DONON. L'attaque débouche, la manoeuvre se déroule bien ... Un violent tir de barrage, déclenché trop tard par les Chleuhs s'abat sur une des sections du Commando DUNON, occasionnant des pertes, car la section se trouve en terrain découvert à ce moment-là, et retarde son avance ... Gare , cimetière sont occupés ... des prisonniers sont faits ... les maisons du village fouillées méthodiquement ... Dannemarie entièrement occupée ... Infanterie et chars prennent position aux lisières du bourg. Il est 15 heures ...

Avril 1945.

Strasbourg sauvé ... Colmar libéré ... La Brigade Alsace-Lorraine va être dissoute pour former d'autres unités. Le Bataillon MULHOUSE est regroupé à Fegersheim en vue de sa dispersion. Les hommes ont organisé une soirée-bal dans une grange du restaurant à la Rose. MALRAUX, invité, a la gentillesse de venir parmi nous et de prendre la parole. Cela sera l'occasion d'un de ses fameux discours dont lui seul avait le secret. Aucun des jeunes des maquis et des volontaires engagés à la Brigade, ils sont tous d'âge mûr maintenant car les années passent, passent, ne sont prêts à l'oublier, et ensuite on dansa jusqu'à l'aube.

Tout cela faisait partie d'un tout qui s'appelle et s'appellera toujours la Brigade Indépendante Alsace-Lorraine du Colonel " BERGER ". On n'en refera plus jamais de pareille.

Pour en terminer, un souvenir tout à fait personnel celui-là.MALRAUX, Ministre, venant à Strasbourg, pour je ne sais plus quelle réunion ou inauguration officielle. Le soir de son arrivée, se débarrassant de toutes les contraintes officielles, il demande à voir des anciens de la Brigade. Prévenu en dernière minute, je me retrouve au Restaurant du Crocodile avec Bernard METZ et l'abbé BOCKEL et un MALRAUX, l'écrivain, l'artiste, responsable de la culture, un vrai feu d'artifice intellectuel, soirée passionnante, le tout arrosé de vin d'Alsace, de champagne avec une choucroute bien tassée et du foie gras, heureusement que les estomacs alsaciens sont solides. On s'est quitté à deux heures du matin.

Michel HOLL (Journal de route)

*

Monsieur André MALRAUX était une personnalité d'une grande valeur morale et nous avons ressenti sa disparition comme une grande perte pour la France.

Eugène GARNAUD

*

La première fois que j'ai entendu parler de MALRAUX c'est le jour où Bernard METZ est venu me demander ce que je pensais du choix du Colonel BERGER comme Commandant de la Brigade Alsace-Lorraine. Je sais que nous avons discuté assez longtemps et qu'en fin de compte nous sommes tombés d'accord.

Malgré ma présence à l'Etat-Major, donc en contact quotidien avec le patron, je ne me permettrai pas de le juger, mais seulement de dire mon immense admiration pour cet homme qui savait tout et qui en même temps était la simplicité même. Ne m'a-t-il pas demandé de lui corriger son bouquin "L'Espoir" qui, si je ne me trompe, devait être réimprimé ? Ne m'a-t-il pas demandé de lui indiquer les fautes de diction et autres à l'occasion d'un exposé sur la stratégie des forces alliées, exposé qu'il a fait à un ensemble d'officiers ? Ne m'a-t-il pas demandé de parler au curé de Froideconche, alléguant que je parlais beaucoup mieux que lui dans les affaires de ce genre ?

Jamais le Colonel BERGER ne nous a écrasé par sa supériorité. Aucune allure hautaine, méprisante pour l'équipe qui l'entourait et portant il savait tout. Aucun sujet ne lui était étranger et cela non pas superficiellement, mais ses connaissances égalaient celles des spécialistes. Ainsi, je l'ai entendu discuter théologie avec les prêtres, peintures (pas seulement la beauté du tableau, mais la technique matérielle employée par le peintre) à Montagney avec André CHAMSON, droit avec le professeur PRELOT à l'occasion d'une entrevue en décembre 1944 à Strasbourg au Restaurant de la Diligence (le patron avait sorti de derrière les fagots un pernod d'avant guerre), musique avec un artiste de l'Etat-major (je ne me souviens plus de son nom). Inutile d'insister sur ses connaissances historiques, artistiques, sur ses vues synthétiques de l'histoire de toutes les civilisations. Un jour il nous fait un laïus sur les lignes de la main, la chiromancie à travers les âges, à commencer par les Perses. Même dans les choses pratiques, il connaissait tout. Le jour où nous avons touché un appareil de cinéma, il était le seul à savoir le faire fonctionner et à nous montrer comment il fallait faire. A côté de cela une force de caractère peu commune. Le jour où il apprit par télégramme le décès de sa compagne, il n'a eu aucune réaction apparente. Il m'a simplement demandé de lui préparer l'itinéraire pour le lendemain matin et à son retour il n'a jamais fait allusion à ce deuil cruel qui venait de le frapper.

Sincèrement soucieux du bien-être de ses hommes, il n'était pas pour les engagements meurtriers, recherchant toujours le moyen d'épargner la vie de ses combattants. Ce sentiment l'amenait à visiter personnellement les blessés dans la mesure du temps dont il pouvait disposer.

Est-il étonnant que j'ai voué une estime sans borne à cet homme d'une richesse spirituelle, intellectuelle, morale et humaine hors du commun, d'une simplicité, et je dirais même d'une humilité, spontanée, d'un respect sincère de toutes les convictions et de toutes les croyances et enfin d'un courage physique et moral sans égal.

Constant GEIGER

*

Le Colonel BERGER était un Monsieur d'une très grande culture et un très grand résistant. Mon fils disait que c'était un grand chef, il avait fait la résistance avec lui de Dordogne jusqu'en Alsace.

Et d'après la lettre de condoléances qu'il nous a envoyée ils auraient été blessés à la même bataille de Ballersdorf le 26 novembre 1944.

J'ai gardé un bon souvenir de sa gentille lettre de réconfort.

Madame FIGUERES

*

Après tout ce qui a été dit et écrit sur André MALRAUX, comment ne pas être embarrassé lorsqu'on vous demande de narrer aussi quelques souvenirs ?

Ce que cet homme savait de connaissance, d'intuition et d'intelligence dépasse sans doute de beaucoup ce qui se rencontre généralement chez ceux qu'on appelle de grands hommes. De plus, son esprit avait une mobilité peu commune. A preuve, cette anecdote :

" C'était après la guerre, au début de la nouvelle carrière politique de MALRAUX. Il était venu à Colmar pour la campagne électorale et participait à un meeting avec d'autres ténors. J'attendis la fin de sa harangue pour le saluer dans les coulisses. Comment cela se fit-il ? Je ne m'en souviens pas. Toujours est-il qu'à la quatrième phrase nous en étions à Saint Augustin, et j'entendis ce jour-là un brillant et lumineux exposé sur l'influence de ce grand théologien du 5ème siècle sur la pensée de Luther ! Jusqu'à ce qu'on vienne tirer MALRAUX par la manche pour le ramener dans la salle. Incontinent il reprit son discours électoral où il l'avait laissé.

Fernand FRANTZ

*

Espagne - France - Bengla Desh
André MALRAUX : Courage, Bonté, Modestie.

Pierre DIETRICH "VALMY"

*

Le Discours de notre chef, lors de l'inauguration de la place Alsace-Lorraine à Metz-Borny est resté dans ma mémoire. Je crois que s'il a été enregistré il prélude avec de grandes ressemblances à celui qu'il a prononcé lors du transfert des cendres de Jean MOULIN au PANTHEON.

DORIGNY

*

Le Colonel BERGER était un grand chef et aimé de tous aussi bien en 1944-45 que lors des Congrès de la BAL où je pense que tous les Anciens aimaient le retrouver.

André MALRAUX était pour la France un homme illustre tant qu'en France et les Pays du monde entier.

Marcel CANIOU

*

André MALRAUX ? Une intelligence exceptionnelle qui lui a permis de se classer parmi les grands de notre époque en l'employant généreusement pour libérer des hommes de certaines dominations et pour élever l'homme en le considérant, à travers l'art, comme un créateur. Ne l'a-t-il pas finalement considéré comme l'égal du Créateur, comme Dieu lui-même ?

Et nous avons respecté sa pensée, lors de l'hommage qui lui fut rendu dans la cour carrée du Louvre, en réservant en quelque sorte la place d'honneur, non à Dieu, mais à un chat égyptien en bronze, un peu comme l'ont fait les israëlites avec le veau d'or au pied du Mont Sinaï.

MALRAUX a aimé la gloire, pour lui et pour les autres, ceux qu'il défendait ... alors que Dieu veut que l'homme le glorifie lui seul.

MALRAUX a été un chef, un meneur d'hommes, un libérateur jusqu'à un certain point. Mais il n'a pu mener des hommes jusqu'à l'ultime Vérité, c'est-à-dire celle que chacun reconnaîtra un jour. Il n'a pas non plus pu libérer des hommes d'eux-mêmes c'est-à-dire du mal qui est en chacun.

Un seul a pu dire "Je suis la Vérité" : c'est Jésus. Il est vrai qu'Il était homme et Dieu. Encore un mystère que la raison d'André MALRAUX, avec celle de beaucoup d'autres hommes, n'acceptait pas ... et cependant ...

François BALDENSPERGER

*

Dans le camp de Durestal, j'ai dû le voir une fois en compagnie du Professeur FONTAINE de Strasbourg et de MEREDIEU, Docteur à Périgueux et de bien d'autres dont je n'ai pas retenu les noms, lors d'une visite du Maquis par l'Etat-Major.

Etant simple soldat, j'entendais dire les copains que notre Colonel était au Château d'Urval près de Siorac en Périgord. J'ai rencontré l'année passée lors d'une cérémonie de la Brigade à Siorac en Périgord, la Comtesse de COMMARQUE qui se souvenait très bien de lui, comme un hôte d'une grande gentillesse et d'une extrême prévenance.

Je l'ai très peu connu à cette époque.

Mes souvenirs sont plus nets au départ de Périgueux. J'ai encore présent à mon esprit sa façon de parler, son béret basque, sa canadienne au col fourré et sa démarche rapide et saccadée. Je sentais en lui une grande force et beaucoup d'humain dans ses actes et paroles.

Je l'ai longtemps confondu avec SION qui lui ressemblait beaucoup.

A Bois-le-Prince je ne me rappelle pas de lui, mais surtout du Colonel JACQUOT.

A Dannemarie je me souviens surtout du Commandant CHAMSON, que nous avions bousculé par hasard et qui nous rappela à l'ordre.

Colonel BERGER, j'ai appris son nom d'André MALRAUX lorsqu'à Strasbourg le Général de GAULLE l'appela à l'information et qu'il entreprit la tournée des popotes pour nous dire au revoir, geste plein d'amitié et de grandeur.

Je me rappelle une salle " de bistrot" à Fergsheim ou Geispolsheim où l'on nous avait convoqués un matin avant la soupe. " Le Colonel veut vous parler ".Nous devions être une cinquantaine peut-être moins. Tout le monde n'était pas là, ça n'avait pas l'air important. Après nous être assis sur les bancs de bois, nous avons attendu une vingtaine de minutes. Tout à coup un " Debout - Garde à vous "- "Repos" retentit dans cette salle triste et un peu sale, assez quelconque.

Le Colonel nous tint un discours dont je n'ai pas retenu les paroles, sauf la fin. Il paraissait nerveux, impatient, préoccupé. J'ai conservé dans mon esprit longtemps son visage crispé, plein de tics.

L'ayant revu souvent à la télévision, son expression n'a jamais changé.

Je me rappelle donc la fin de ce discours : " Vous allez reprendre la vie civile, rappelez-vous ceci. Vous êtes les représentants de l'Avenir de la France, LA FRANCE, c'est Vous ". Cette fin du discours m'a frappé et je m'en rappelle comme si c'était hier.

J'ai revu le même homme de près à Durestal en 72, à Créteil ensuite. Son esprit n'avait pas changé, même façon de parler, nerveux, sec, enflammé, toujours le même.

Noël BALOUT

*

" J'en fus "

Les hasards de la guerre ne m'avaient pas gâté en m'accordant la grâce d'un baptême du feu à Bois-le-Prince ! Nous étions monté la veille - en septembre 1944 - en fin d'après-midi : sur le chemin qui mène vers les crêtes, j'avais eu l'opportunité de troquer mon mousqueton contre un fusil à répétition; échange sans problème : son propriétaire avait quitté ce monde quelques heures avant.

La soirée a été lugubre : placé sous un sapin, à la lisière de la clairière, je n'avais, pour creuser mon trou, qu'une cuillère et un couteau de poche. Après une heure d'effort, le trou avait 15 cm de profondeur. De quoi m'y reposer et ... constater qu'au-dessus de ma tête, pendant dans les branches du sapin, un avant-bras déchiqueté : le bout de tissus qui l'habillait ne laissait aucun doute sur ma première rencontre avec un élément des armées ennemies.

La nuit fut longue pour le soldat de 18 ans que j'étais. Pourtant j'en garde un seul souvenir : c'était mon émerveillement de recul tellement plus doux de ma nouvelle arme : un nid de mitrailleuse, de l'autre côté de la clairière, était une cible de meilleure qualité que les cartons sur lesquels je n'avais craché qu'une quinzaine de cartouches, pendant les deux ou trois jours d'école du combattant, qui m'avaient été ma seule formation dans ce métier.

Au matin je venais d'avoir eu la satisfaction de constater que mon fusil tirait bien : deux brancardiers sortaient l'un des tenants de la mitrailleuse. Un Sherman prenait place à côté de "mon" sapin. Il utilisa des arguments dont je ne disposais pas, pour faire taire définitivement mon antagoniste de mitrailleuse, comme d'ailleurs celle qui se trouvait 150 m plus loin.Le Sherman partit vers une autre mission.

Dans le silence de la clairière, troublé - pour moi - que par les gargouillements de mon estomac qui criait famine, je vis deux personnes se promener ouvertement, à dix mètres à l'intérieur de la forêt, de l'autre côté du découvert. D'abord je n'en crus pas mes yeux, mais c'était bien lui : le Colonel BERGER. J'avais eu l'occasion de le voir trois ou quatre fois depuis que j'avais cessé momentanément ma carrière de lycéen, pour entrer dans celle des armes, pour faire comme tous les garçons de cet âge à cette époque ...

De ce jour commença pour moi le sentiment de fierté de porter les armes sous les ordres d'un tel chef. Ce ne fut pas toujours de l'imagerie d'Epinal, de la fierté sans récrimination. Je pleurais, en octobre, en perdant à mes côtés mon meilleur camarade de guerre. Je pestais, en novembre, dans les caniveaux remplis d'eau, de la route de Seppois. Je râlais, en décembre, d'avoir à présenter les armes dans la cour du couvent de Sainte-Odile, car je préférais les marches de nettoyage dans les forêts du Mindelsturm. En janvier, je trouvais fort déplacé d'être transformé en homme de "génie" pour creuser des tranchées près de Krautergersheim, à trois kilomètres du village où j'avais passé une partie de mes vacances en 1938.

Mais ma fierté de pouvoir dire " j'en fus ", d'avoir été un ancien de la Brigade Alsace-Lorraine, m'explique mon émotion, quand, il y a quelques semaines, avec la France, je suivis les cérémonies d'adieu à ce grand homme, André MALRAUX.

Hubert BIJON

*

Bien que faisant partie de la B.A.L. dès sa création, je n'ai eu l'occasion de voir le Colonel BERGER que deux fois.

Premièrement, lors de son discours à Montauban. A cette époque on parlait beaucoup de dissoudre les unités FFI provenant des maquis, aussi lorsque le Colonel BERGER nous annonça la création de la B.A.L. mes camarades et moi-même étions très contents car la 1ère Armée avançait rapidement dans la vallée du Rhône et nous craignions d'arriver trop tard pour pouvoir apporter notre petite aide à la libération de l'Alsace. Je me rappellerai toujours sa voix, ses gestes et surtout ses yeux brillants. Ses paroles nous ont bien remonté le moral et galvanisé notre volonté de nous battre. Je crois que ce jour-là nous serions montés en première ligne en chantant.

J'avais alors 19 ans !!!

La seconde fois lors de l'enterrement de nos camarades morts au Bois-le-Prince.

Ces deux rencontres m'ont laissé l'impression que j'avais devant moi un homme forçant le respect et l'admiration et si vous permettez l'expression:

" sortant de l'ordinaire ".

Julien BLAES

*

Je serais outrecuidant de porter une appréciation sur André MALRAUX.

Mais, chef d'Etat-Major de la Brigade Alsace-Lorraine, ayant vécu en guerre dans l'entourage du Colonel BERGER, je peux citer parmi les manifestations de son talent ou de son caractère, deux traits bien propres à susciter l'estime d'un officier de carrière.

La connaissance de l'histoire militaire de notre chef était étonnante. Son érudition lui permettait d'évoquer des sujets aussi divers que le comportement d'ARTAXERXES à la Bataille de CUNAXA, l'ordre oblique de FREDERIC II, l'Art de la guerre de CLAUSEWITZ ou la perspicacité du Général JOMINI.

De plus, le " Colonel " possédait une maîtrise de lui-même lui faisant affronter le feu avec le plus grand calme.

Cette bravoure - à la TURENNE - a été déterminante dans le comportement de la Brigade.

H. BRANDSTETTER alias
" Commandant SCHATZI "

*

Une sentinelle s'était endormie pendant la garde, pendant ce temps les allemands nous ont bombardés. Le Colonel est tombé sur lui. " D'après la loi vous devriez être fusillé, mais vu qu'on a davantage besoin d'hommes vivants que morts, je te laisse la vie sauve, mais attention pour la prochaine fois ".

Je garde un très bon souvenir du Colonel BERGER, un homme simple qui ne pensait qu'à sa Patrie.

Ignace BUHAJ

* *
*

QUAND ANDRE MALRAUX ETAIT AVEC NOUS

ou

" En feuilletant le Bulletin de la B.A.L. "

*

" Cordialité, Courage et Pauvreté ... J'ai été content de retrouver tout cela - André MALRAUX " (Bulletin n° 3-30.06.47)

*

" Il " est revenu en Alsace et en Lorraine.
" Il " s'est recueilli sur les tombes de nos camarades tombés pour la bonne et grande cause.
" Il " nous a embrassés et nous a dit ce qu'il ressentait sur nos territoires de l'Est.

" Le Colonel BERGER a été grandiosement reçu par les diverses Sections de Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. Croyez mes bien chers camarades, le Colonel est toujours le Colonel que vous avez connu au cantonnement dans les Vosges, à Mulhouse, à Strasbourg et courant les premières lignes sans se protéger. Il avait dit à ce moment-là : " Mon plus grand bonheur serait qu'en mettant le pied sur la terre d'Alsace, je sois frappé au coeur d'une balle ennemie ".

Ce projectile n'a pas été tiré. C'est à nous de nous en montrer heureux aujourd'hui.

Sachez vous tous qui ne l'avez pas vu apparaître simplement, cordialement parmi vous lors d'une réception qu'

" Il " ne vous oublie pas
" Il " pense très souvent à vous
" Il " compte sur vous
" ET TOUT CE QUE VOUS VOUDRIEZ DIRE A LA FRANCE, JE LE DIS POUR VOUS !"

Section du Haut-Rhin :

RECEPTION DU COLONEL : Reproduire ici ce que nous avons ressenti lorsque le Colonel arriva pour le vin d'honneur le 15 octobre n'est certes pas facile ! Nous y avons simplement retrouvé l'esprit, l'ambiance et la camaraderie cordiale de notre vieille Brigade. Ces sentiments subsistent malgré les bouleversements extraordinaires du cosmos, dont nous sommes les ridicules jouets. La Brigade vit toujours en MALRAUX. Fidèles à l'IDEAL qui les animait alors, les maquisards, les gangsters, ces phénomènes si humbles, continuent à mourir pour la FRANCE, là-bas, au loin, tandis que les autres reconnaissent dans un travail incessant ce beau pays ...

Le repas intime servi à 24 convives recréa l'atmosphère chahuteuse pleine de gros mots et de finesse de popotte de baroud. Le Colonel nous précisa beaucoup de points délicats du jeu national et international et résolut des problèmes individuels, non sans nous ouvrir des horizons nouveaux d'un style si descriptif et si simple qui fut terriblement prenant.

Section de la Moselle :

VISITE DU COLONEL : Le Colonel MALRAUX a donc été reçu par les Anciens samedi dernier. Nous n'avions pu convoquer les gens que par un court article paru la veille, ce qui n'a pas empêché que tout de même une cinquantaine de camarades répondirent " PRESENT ".

Après quelques paroles de bienvenue, le Colonel nous demande de rester UNIS et nous parle très amicalement. Puis il demande si dans l'assistance quelques camarades auraient quelque chose de général ou de particulier à lui demander. Après un certain temps, devant partir à Thionville, il dit aux camarades qui auraient des demandes à formuler de les présenter à leur Président, afin qu'ensuite celui-ci les lui communique (n° 6-oct. 47).

Section du Bas-Rhin :

LE COLONEL à STRASBOURG : La venue du Colonel André MALRAUX dans le Bas-Rhin s'est déroulé suivant le programme prévu ... La journée du 18 octobre fut une journée " Brigade ".

A midi eut lieu un déjeuner intime au cours duquel le Colonel André MALRAUX remit la Légion d'Honneur au Commandant ANCEL-DIENER, ex-Chef du Bataillon STRASBOURG. A 17 heures, le Colonel et sa suite se rendirent au Grand Pêcheur où se trouvait réunie la Section du Bas-Rhin. Le Vice-Président MOTTI, en l'absence du Président FRANTZ, souhaita en quelques mots la bienvenue au Colonel André MALRAUX. En réponse, le Colonel, s'adressant à l'ensemble de la Section du Bas-Rhin, dit sa joie de se retrouver de nouveau parmi nous en rappelant brièvement ce que signifie toujours la " Brigade Alsace-Lorraine ". (n° 7-déc. 47).

*

L'Abbé Pierre BOCKEL - Conférence à l'Aubette à Strasbourg sur André MALRAUX :

J'ai l'occasion de m'acquitter d'une dette de reconnaissance en rendant un hommage public à celui qui m'a aidé à être plus complètement homme et par conséquent à réaliser plus parfaitement dans ma vie le sens chrétien :

Lorsque nous combattions dans les maquis du Sud-Ouest, je savais que la prison de Toulouse renfermait l'une des plus belles proies allemandes : BERGER, le grand patron, avait été blessé au combat et pris en uniforme de Colonel français ...

Août 1944 : BERGER ne doit la vie qu'à la précipitation des événements. Dans leur fuite éperdue, les allemands l'ont oublié. Il est libre, mais une parcelle de France est encore dans les chaînes : L'Alsace et la Lorraine. Il fut vite séduit par l'esprit, la mystique qui animait nos maquisards alsaciens et lorrains. Et si nos Bataillons de Dordogne et du Gers offraient à MALRAUX l'occasion d'une nouvelle aventure, d'une nouvelle épopée, il faut dire qu'il nous arrivait comme l'envoyé providentiel ...

C'est vraiment en présence d'un "grand seigneur" que je me trouvais bientôt. Grand, mince, d'une distinction qui émane davantage de l'esprit que du corps, d'une élégance qui frappe plus qu'elle n'est recherchée, le Colonel BERGER, cintré dans son uniforme, coiffé d'un petit béret, représentait un type dont l'esthétique se saisit toute entière dans l'expression du masque, un masque jeune, mais tiré par cette haute souffrance qui est la synthèse de celle des autres, un masque agité, incessamment parcouru de tics innombrables , où l'on discerne cependant un certain calme qui n'est certes pas celui de la satisfaction, mais plutôt le calme du courage. Sous un front haut, un regard profond plus sérieux que dur, plus triste que tout, un regard essentiellement lumineux qui n'exprime guère que l'intelligence de l'objet, l'intelligence instantanée, celle d'une pensée toujours en éveil et toujours " au présent ", mais qui jamais ne laisse passer les mouvements actuels du coeur, les passions du moment, un regard qui, tout en fixant la terre et les hommes, paraît voir trop haut, trop au-delà, pour subir toutes les fluctuations du temps. Sous un nez mince et délicat, une bouche que l'étroitesse des lèvres et l'encadrement de fossettes rendraient tragiques si parfois un sourire gentiment moqueur ne venait illuminer ce visage trop triste et trop sérieux au gré de ceux qui ne vivent pas avec MALRAUX, le problème de l'homme...

Je ne vous cache pas que lorsqu'il s'est agi de nous mettre sous le commandement de MALRAUX, j'eus quelqu'appréhension ... J'avais le souvenir du Colonel de l'armée rouge. Ce n'est pas, certes, que l'opinion politique de mes chefs me préoccupait à ce point. J'ai trop le respect des consciences, mais un chef qui est aussi un grand partisan ne peut pas ne pas marquer son unité d'une marque politique à laquelle nous voulions, à laquelle nous devions échapper . Mes appréhensions ne tardèrent pas à s'évanouir. Je compris très vite que s'il est toujours un militant, MALRAUX n'est jamais un partisan qu'à travers toutes les formes, toutes les doctrines, toutes les techniques révolutionnaires, la justice et la libération de l'homme constituaient son unique souci et sa seule ambition.

Non, ce ne pouvait être le jeu d'un parti que BERGER recherchait dans cette aventure. C'était infiniment plus grand que cela. Rappelons-nous ces définitifs de MALRAUX : ... " Il est profondément indifférent pour qui que ce soit d'entre vous d'être communiste, anti-communiste, libéral ou quoi que ce soit, parce que le seul problème véritable est de savoir, au-dessus de ces structures, sous quelle forme nous pouvons recréer l'homme ... " (n° 9-I.48).

*

Le quotidien " L'Alsace " du 16 mars 1948 :

Monsieur André MALRAUX s'est marié ... à RIQUEWIHR.

Samedi matin, dans la plus stricte intimité, a été célébré, à la Mairie de Riquewihr, le mariage de Monsieur André MALRAUX, écrivain, ancien Chef de la Brigade Alsace-Lorraine, avec Melle Marie-Madeleine LIOUX, Veuve du frère de Monsieur André MALRAUX, décédé en déportation à Lübeck.

Les témoins du marié étaient MM. René DOPFF de Riquewihr et DIENER (sic) de Strasbourg, anciens chefs de Bataillon de la B.A.L.

Nos meilleurs voeux de bonheur à notre ancien Colonel !

(n° 11 - III.48)

*

Appel pour l'érection d'une stèle commémorative à FROIDECONCHE.

Le Colonel MALRAUX s'est rallié à l'idée et se propose de prendre à sa charge la dépense correspondante. Cette question est reprise au n° 15 de juillet 1948 avec un extrait de lettre du Colonel : " ... il n'y a pas de raison de ne pas demander de proposition de textes à graver sur la stèle par l'intermédiaire du Bulletin. Comme je vous l'ai dit, si le seul obstacle est l'argent, il sera pratiquement facile d'y mettre bon ordre ... A. MALRAUX (Paris - 29.4.48) ".

Le Bureau, très touché et ému de ce beau geste, est cependant d'avis qu'une souscription soit ouverte par la voie du Bulletin pour permettre aux adhérents de l'Amicale de contribuer avec leur ancien colon aux frais ainsi engagés (n° 12 - IV.48).

*

Ordre n° 3 du Général TOUZET du VIGIER, Gouverneur Militaire de Strasbourg, Commandant de la Xe Région Militaire, en date du 27.2.45.

La Brigade Alsace-Lorraine, aux ordres du Colonel MALRAUX doit quitter prochainement les bords du Rhin où depuis plus de deux mois elle tient l'ennemi en échec dans des circonstances difficiles.

Déjà Le Thillot, Dannemarie, Mulhouse et Strasbourg avaient marqué ces glorieuses étapes.

Alsaciens et Lorrains de cette Unité, venus spontanément à la bataille peuvent être fiers de la part qu'ils ont pris à la Libération de l'Alsace.

Avant leur départ, le Général Gouverneur Militaire de Strasbourg tient à leur adresser ses félicitations pour leur brillante conduite et leur souhaite de poursuivre la guerre avec le même succès. (n° 13 - V.48).

*

Parution de :

" Les Noyers de l'Altenberg " (n° 17 - IX.48)

*

Salle du Cinéma Gaumont à PARIS : " L'Espoir " (n° 22 - II.49).

*

A DANNEMARIE

Tous ceux qui ont pu aborder de près André MALRAUX, le Colonel BERGER, savent quelle puissance d'envoûtement il exerce sur chacun. Sa personnalité débordante devait conquérir ses hommes dès la première rencontre et insuffler à la troupe cet esprit qui l'anima jusqu'au terme de sa randonnée ... Pour lui, amoureux d'espace et de liberté, assoiffé d'aventure, prendre les rennes de la Brigade n'était qu'une suite logique et normale du devoir qu'il s'était tracé. L'occasion lui était offerte une fois de plus de faire montre de ses dons généreux et de servir son idéal ...

Mais soudain des remous, les groupes sur la place se disloquent et s'étirent. Une silhouette familière se distingue dans la foule. C'est le Colonel BERGER. Il vient d'arriver de Paris et chacun s'empresse autour de lui. Le Chef est là ...

... et André MALRAUX se lève au milieu d'un tonnerre d'acclamations. Les deux mains posées à plat sur la table, courbé en avant, de sa voix profonde, presque rauque, il parle :

" Commandant GUERY, mort pas loin d'ici ;
Capitaine FIGUERES, mort le premier ici ".

Mysticisme ? Emotion ? Qui sait ! les premières phrases font courir un long frisson dans l'assistance. C'est à peine si l'on entend la respiration dans la salle basse aux lambris ternes ... Et vous tous les morts, et vous mes compagnons, c'est à vous que je voudrais parler avant.

" Dannemarie a été libérée, comme le rappelait le Général SCHLESSER. Il y a eu beaucoup de batailles, il y a eu beaucoup de guerres, mais il y a eu cette fois quelque chose d'autre puisque chez vous, avant des soldats, avant des combattants, il y avait des Témoins."

" Dans un monde où il n'y avait plus de France, où seul restait une dérision de notre pays, il existait un tout petit nombre d'hommes, rampant dans les arbres nains de Corrèze et qui permettaient à ces mains illustres de tâtonner dans l'ombre."

" J'ai vu des S.S. en remontant les colonnes de prisonniers, ces mêmes prisonniers que nous étions avant et je leur disais en pensant à leur honneur qui s'appelle fidélité : eh bien, il y a eu en France un petit nombre d'hommes dont la fidélité s'appelle honneur."

BERGER parle " des chars qui luttaient avec des mines et des types qui se réchauffaient dans les étables entre les pattes des vaches avant de partir à l'attaque ou de passer leur première nuit de mort ... Ils ont été l'honneur séculaire de la France ". (n° 29-27.11.49 - 5e anniversaire de la Libération de Dannemarie - Est-Matin).

Message du Colonel MALRAUX aux Anciens de la Brigade :

" Dans toute l'Alsace, cette semaine de Noël est encore une semaine de fête. Au moment où se précise la nouvelle menace, vous tous, mes camarades de combat, souvenez-vous que les seules vraies fêtes sont celles qui ont été gagnées et que vous étiez de ceux qui ont gagné celle-ci. Et pas seulement pour vous. A notre dernier réveillon de guerre se trouvaient nos Camarades du Centre et de partout, venus libérer nos villages comme vous avez libéré les leurs. Que soient joyeux vos réveillons à tous ! C'est à la pauvre flamme que protégèrent ensemble vos mains glacées que s'allument les innombrables petites lumières qui, ce soir, étoilent la terre de France jusqu'au fond de la nuit." - André MALRAUX - (n° 43 - XI.50)

*

Passage du Colonel en Alsace :

Notre Colonel est revenu ... Il m'a assuré penservivement à tous ses Anciens malgré son labeur écrasant. J'ai senti palpiter son coeur en évoquant trop brièvement à son gré le nom de la Brigade, son glorieux passé et sa légende. (n° 50 - VI.51)

*

Inauguration de la stèle de FROIDECONCHE (21 septembre 1952) :
" Le salut du Chef "

Monsieur André MALRAUX, alias BERGER, Chef de la Brigade Alsace-Lorraine pendant la guerre, vint alors dans une allocution recherchée d'adresser un pieux salut à ses Anciens Soldats et rendre hommage à la population de ce coin de France qui sut faire preuve d'un magnifique esprit au cours des combats dont elle eut à supporter les conséquences.

" Parents des héros de FROIDECONCHE, c'est à vous que je m'adresse, dit en substance le Colonel BERGER, combattants d'une formation de valeur qui luttez dans l'union et l'amitié, c'est cette amitié-là que le village de Froideconche reconnut un jour. Puissent les Français savoir de la part de quelques hommes qui sont ici que nous avons trouvé en ce pays un témoignage vivant de pur patriotisme. C'est par un jour comme celui-ci que nos jeunes alsaciens et lorrains sont tombés et c'est pour qu'un jour comme celui-ci, sous un ciel semblable, les combattants qui se succèderont connaissent le haut sacrifice de ceux qui les ont précédés ". Puis le Colonel MALRAUX découvrit la stèle et se figea au garde à vous ... (Les Affiches de la Hte-Saône) - (n° 63 - VII.52).

*

Procès-Verbal du CC - 13 janvier 1953 :

Le Président donne connaissance au Comité Central d'une lettre du Colonel MALRAUX, Président d'Honneur, relative à la disparition du nom " Cité Peltre " de la ville de Strasbourg, cette cité provisoire devant être démolie au cours de cette année. (n° 66 - X.53).

Paris-Match :

André MALRAUX entre au Lycée à 54 ans. Les élèves de 3e du Lycée français auront maintenant sur leur pupitre, à côté de Racine et de Corneille, les " pages choisies " d'André MALRAUX. (n° 78 - III.55)

Distinction :

Nous apprenons avec grand plaisir la nomination au grade d'Officier de la Légion d'Honneur de notre Camarade André MALRAUX. n° 87 - IV.57).

*

MALRAUX au maquis :

Il y a eu mille fadaises publiées par la presse au sujet de notre Colonel BERGER. Il faut peut-être toutefois nous souvenir de quelques aspects " Brigade " et retenir ce qui fit, avec les Anciens, la petite histoire de la B.A.L. : ces extraits morcelés ne veulent rien reconstituer, mais simplement rappeler certains jeux de lumière sur le sol des cathédrales, parce qu'ils émanent du soleil jouant à travers les magnifiques vitraux ...

D'abord un portrait vraisemblable de Michel Clerc :

Visage blême et dévoré, dont les traits sont sans cesse au travail, où rien jamais ne se repose. On y verrait, pour un peu, se creuser une ride, qui, l'instant d'avant n'était pas là. L'oeil est sombre, le front tumultueux. Quand MALRAUX vous regarde, un sourcil plus haut que l'autre, on dirait qu'il vous fixe. Ce sont les yeux d'un pilote de chasse, d'un tireur de carabine...

De ses doigts de prestidigitateur, MALRAUX dessine l'avenir.Les mots partent comme des balles. Ce qu'il dit est au futur. Le passé ne l'intéresse pas. Il ne croit pas aux biographies, il jure qu'il n'a pas de souvenirs. Le passé ne l'intéresse que s'il est vieux de 3.000 ans au moins ...

Un souvenir, soudain, affleure. C'était en 1944. Il inspectait,sous le nom de Colonel BERGER, les maquis de Corrèze, quand sa voiture tomba dans une embuscade allemande. Coup de frein. MALRAUX et le chauffeur sautent dans un fossé. Les allemands tirent. MALRAUX blessé est à terre. Il perd son sang. Les allemands le transportent dans la petite ville de Gramat où les Officiers l'interrogent, tandis qu'il est allongé sur une civière. Sur le carreau blanc, son sang fait de larges taches.

Alors se déroule une des rares scènes qu'il ne peut oublier. Il a entendu les allemands hurler le nom de la patronne de l'Hôtel du Midi,qui leur sert de PC, pour essayer d'obtenir un repas. Elle fait celle qui n'entend pas. Soudain la porte s'ouvre et elle apparaît avec un grand bol de chocolat et des tartines de pain blanc qu'elle dépose à côté de MALRAUX : " Ce n'est pas pour vous, dit-elle aux allemands. C'est pour l'Officier français ". Ce trait de courage est aujourd'hui encore dans la mémoire de MALRAUX.

De Gramat, les allemands le transfèrent à Cahors dans un ancien dancing où siège, non loin du Paris-Toulouse, la Gestapo. Qui êtes-vous, demande l'Officier. Le Colonel répond qu'il est MALRAUX. L'allemand n'en croit pas ses oreilles. Enquête. Commission rogatoire. Cinq jours s'écoulent. MALRAUX est évacué à la prison centrale de St. Michel à Toulouse. Condamné à mort, le 24 août, il est délivré. Les allemands ne le reprennent pas. L'heure de la Libération a sonné.

C'est parce qu'il n'ont pas cru à mon identité et ont voulu tirer au clair cette affaire qui les intriguait que je n'ai pas été fusillé aussitôt. Après, il était trop tard. (n° 90 - III.58)

*

Périple asiatique de MALRAUX envoyé en mission extraordinaire en Extrême-Orient par le Général de Gaulle (n° 91 - IV.58).

Nous nous permettons de demander à notre Colonel André MALRAUX d'accepter nos vives félicitations à l'occasion du choix gouvernemental aux fonctions de Ministre (n° 92 - I.59).

*

Assemblée Générale du 3 mai 1959 à REMIREMONT :

Les Anciens sont friands des relations de leurs fameux coups fumant. Même notre Colonel nous a présenté quelques-uns en s'adressant aux enfants de ses soldats qui furent les siens totalement pendant les heures ingrates de la Résistance et de la Libération ... La leçon de patriotisme racontée aux fils et filles des Anciens dans les livres scolaires aura droit à des grands. Nous avons lu cette épisode de sa vie, mais jamais plus nous n'en retrouverons l'exposé si réel et si émouvant. Combien auraient voulu être à la place de cette brave femme posant sur la poitrine de ce maquisard prisonnier et blessé ce café matinal devant les regards courroucés des officiers ennemis. Cette scène devrait inspirer un peintre. Ce tableau n'aurait-il pas sa place dans les galeries du Château de Versailles où nous pourrons revivre les grands faits des campagnes napoléoniennes ? Petite unité des réserves de la Première Armée Française, la Brigade peut- être fière d'avoir groupé tant de grandeur et tant d'amour de la Patrie. (n° 93 - II.59)

*

Les Echos d'Alsace et de Lorraine (12.12.59) :

André MALRAUX est un homme étonnant. On est fasciné par ce personnage au front démesuré, au regard envoûtant, qui incarne à la fois le révolutionnaire, l'écrivain, le soldat; l'artiste et le philosophe. Celui que le Général de Gaulle a tiré de sa retraite studieuse en 1958 est bien un homme extraordinaire. André MALRAUX vient de fêter ses 58 ans le 3 novembre. (3.11.1901) - G. Boneil - (n° 95 - IV-59).

" On ne découvre qu'une fois la guerre, mais on découvre plusieurs fois la vie " ... La mobilisation générale de 1939 appelle MALRAUX dans les chars. Il est fait prisonnier en juin 1940 et enfermé dans un camp de Chartres, ville dont Jean MOULIN, futur chef de la Résistance sur le territoire, était le Préfet. André MALRAUX s'évade et entre aussitôt dans la Résistance sous le nom de Colonel BERGER.

Au cours d'une inspection des maquis F.T.P. de Corrèze, en 1944, il tombe dans une embuscade. Blessé, il est pris par les allemands qui l'internent à Toulouse. Il doit à la libération rapide de la ville de ne pas être fusillé. Enfin il prend le commandement de la célèbre Brigade "Alsace-Lorraine" et poursuit avec elle le combat du Limousin en Alsace, jusqu'à Nuremberg. ..." - G. Boneil (n° 95 - IV.59).

*

Gauthier et Vincent :

La nouvelle brutale de l'accident où Gauthier et Vincent MALRAUX ont trouvé la mort a provoqué une profonde émotion chez tous les Anciens; individuellement et collectivement, par des messages de leur Président, ils ont exprimé leurs sentiments, leurs respectueuses sympathies, au Colonel et à Mme André MALRAUX.

Désireux de respecter une douleur impitoyablement exploitée par la presse, le Comité Central avait décidé de ne pas envoyer de délégation aux obsèques où M. L'Abbé BÜCKEL, en sa triple qualité de prêtre et d'ami, exprimait par sa présence la nature et le niveau des sentiments ressentis par toute l'Amicale. (n° 101 - II.61).

*

Inauguration de la Place de la Brigade
Alsace-Lorraine à Metz (14 mai 1961)

" L'histoire d'un peuple est faite d'actes illustres, mais son âme est faite d'actes oubliés qui disparaîtraient comme une dérive de nuages, s'ils ne se rassemblaient mystérieusement en elle. Puisse chacun de nous, lorsqu'il le peut, faire que la mémoire des hommes n'oublie pas ce que conserve obscurément leur coeur ! Je suis venu ici pour que la Lorraine sache ce qu'ont fait des Lorrains, et d'abord pour que des enfants de Lorraine sachent ce qu'ont fait leurs pères morts ou survivants, qui ont été mes compagnons.

" Quand l'écrasant souvenir du désastre commença de peser moins lourd, quand on commença d'oublier les longues files de notre armée en retraite dans les jardins de juin sous les nuées sinistres des dépôts d'essence en feu,quand l'espoir reparut, les Lorrains et les Alsaciens repliés, rejoignirent les jeunes des départements du Centre dans la clandestinité. Alors commencèrent les maquis d'arbres nains où l'on gagnait à quatre pattes les chambres souterraines lorsque la Gestapo fouillait la grande forêt - les maquis dont les sol - dats qui ne se rasaient plus ressemblaient aux laboureurs du Moyen Age, les maquis dont les drapeaux étaient des bouts de mousseline cousus; et les armes, des revolvers et des fusils de chasse. Quelque explosif aussi, heureusement ! Les premiers coups de main commencèrent. Bien modestes encore, et beaucoup moins importants par leurs pauvres victoires que par leur accent de sacrifice. L'ennemi réparait telle centrale électrique détruite; mais la rumeur qui em - plissait la ville, c'était la réponse à l'appel du 18 juin, la voix retrouvée de la France.

" Je me souviens du jour où, en Corrèze, un groupe des vôtres, après avoir fait sauter un transformateur, fut pris et exécuté par la Wehrmacht.Les corps des morts avaient été exposés devant la Mairie et devaient être enterrés clandestinement,à l'aube.

" Dans les villages de cette région, il est de tradition qu'une femme de chaque famille assiste, debout auprès de la tombe familiale, aux obsèques de chaque mort du village. Lorsque les corps des maquisards arrivèrent au cimetière et que le jour se leva sur les soldats allemands, mitraillette au poing, les figures de deuil venues pendant toute la nuit apparurent immobiles, depuis les tombes jusqu'au sommet des trois collines voisines, comme la garde silencieuse de la France.

" Le temps des revolvers et des fusils de chasse cessa peu à peu. Les armes parachutées permirent de conquérir les armes ennemies. C'est un de nos officiers qui reçut à Brive la première capitulation de forces allemandes en zone libre; nous ne manquâmes plus d'armes légères. Le plan de sabotage des voies ferrées avait été exécuté. Nos destructions, en contraignant la division cuirassée Das Reich à emprunter la route sur laquelle l'attendait l'aviation alliée, ne lui permit d'entrer dans la bataille de Normandie, dit le texte officiel, " qu'avec un retard irréparable ". Les cloches de la délivrance sonnaient dans tous les clochers, et les résistants du Centre pouvaient rentrer chez eux.

Mais ces résistants, c'étaient ceux que les Lorrains et les Alsaciens avaient accompagnés dans la reconquête de leurs villes, et surtout dans la libération de leurs villages. Et ils décidèrent de combattre jusqu'au jour où seraient libérés aussi les villages et les villes de Lorraine et d'Alsace, ceux des camarades qui avaient libéré les leurs.

Ainsi naquit la Brigade Alsace-Lorraine, qui ne connut jamais un conseil de guerre.

Par l'union de nos unités de Corrèze et du Gers, de Brive et de Toulouse, de Dordogne et de Savoie ? sans doute. Cela appartient à son histoire, qui a été fort bien faite. Mais ce qui valut à cette Brigade les volontaires qu'elle accueillit sur tous les chemins, naquit d'une sorte de serment de Koufra, beaucoup plus humble, et beaucoup plus confus puisque nul d'entre nous ne le formula. Pour nous comme pour tant d'autres, Metz, Strasbourg, étaient des symboles; mais pour nos combattants du Centre, elles étaient aussi les villes de leurs voisins de maquis, de leurs compagnons de combat : La Lorraine , c'était les maisons des copains.

Alors commença la montée vers le front des Vosges. Quel film ressuscitera la traversée du Massif Central par ces gazogènes extravagants ? Mais sur cette horde pourtant disciplinée de soldats à peine en uniforme, sur cette épopée de chapardeurs de poulets, le bras serrant l'arme ennemie conquise, et si pressés d'atteindre le front où les attendaient les divisions cuirassées allemandes, passait, avec les éclaircies d'automne, la lumière lointaine des soldats de l'an II ...

Les blindés allemands, ils eurent la chance de les trouver dans la forêt. Les F.F.L. accueillirent fraternellement, malgré leur pittoresque, ces troupes dont le chef d'Etat-Major était un breveté (le Lieutenant-Colonel JACQUOT, aujourd'hui commandant en chef des Forces alliées Centre-Europe ...) dont les officiers et les sous-officiers avaient été formés par l'active ou par le combat - et tous, rompus à l'emploi du bazooka. O misère éternelle de l'éternel sursaut français ! Notre premier mort à Froideconche, l'un des nôtres les plus chers, fut tué lorsqu'il apportait en ligne les premiers casques ... Mais quand sous la pénétrante pluie d'automne qui s'installait,nous veillâmes ensemble les morts en short et ceux qui avaient porté un képi bleu, les seconds devinrent moins nombreux ...

Je ne rappellerai pas les combats un à un; mais je parlerai de Dannemarie et de Strasbourg.

A Dannemarie, toutes les troupes combattaient depuis plusieurs jours, et le Général SCHLESSER demanda des volontaires pour appuyer ses chars, avec la Légion, contre les chars et le train blindé allemands. (Qu'hommage lui soit rendu au passage : à tous ceux qu'il commandait, il montra ce que put être jadis la fraternité et la chevalerie ...) Dans la nuit, en avant de Dannemarie embrasée, villages et bourgs n'étaient plus que des noms de flammes. Et dans les reflets d'incendie, apparaissaient les chars que commençait à recouvrir la millénaire gelée blanche. Dans les étables, nos blessés et nos soldats dormaient le long des bêtes chaudes, dans une fraternité qui venait du fond des temps , d'aussi loin que le sourire du premier enfant ... Unité par unité, je demandai les volontaires - et à l'aube, tous les Lorrains, toute la Brigade, partaient devant les chars.

Le train blindé fut neutralisé. Mais les ambulances redescendaient avec les légionnaires, avec les nôtres, avec nos capitaines qui furent remplacés par les commandants, avec le dernier commandant qui fut remplacé par le Colonel. Le soir, Dannemarie était prise. Et cette nuit-là, nous, prisonniers évadés, nous passâmes longuement devant les unités allemandes prisonnières.

Quant à Strasbourg, chacun sait aujourd'hui que pendant quelques jours la ville se trouva seule en face de l'attaque de Runstedt. Leclerc était déjà au Nord. Le général de Lattre me convoqua : "Le général de Gaulle a décidé que Strasbourg ne serait abandonnée en aucun cas : La Brigade Alsace-Lorraine doit y rentrer immédiatement". C'était évident ...

Nous n'avons certes pas été seuls à défendre Strasbourg, mais il m'est arrivé d'être seul à l'hôtel de la Maison-Rouge, de voir nos soldats seuls dans les rues désertes. Cette fois, toute la France attendait. Et il est beau que les Lorrains et leurs compagnons du Centre aient été ce jour-là aux côtés de leurs compagnons d'Alsace pour défendre tous ensemble, ceux qui auraient payé cher de nous avoir applaudis trop tôt ...

L'armée alliée revint; Strasbourg fut sauvée. Et au pont de Kraft,une plaque dit : " Ici, la 1ère D.F.L. et la Brigade Alsace-Lorraine arrêtèrent l'avance allemande."

Puis, ce fut l'Allemagne. Et nos Lorrains, nos Alsaciens et nos Corréziens décorés à Stuttgart par le général de Lattre, le furent avec les Lorrains, les Alsaciens et les Corréziens qu'ils avaient délivrés ensemble des camps de concentration.

Telle est la simple et grande histoire que j'avais mission de rappeler. C'est celle du courage, c'est celle de la fraternité. C'est une de celles qui forment l'histoire du peuple de France et qu'il garde, lorsqu'il les connaît, au plus secret de son coeur. Puissent les petits enfants de Lorraine se souvenir du Lorrain PELTRE qui mourut en apportant nos premiers casques, du LORRAIN DIENER, commandant du commando Verdun où son père était lieutenant,où ses frères étaient soldats. Puissent-ils se souvenir des Lorrains sans nom pour lesquels nos paysannes en deuil montèrent en face de l'armée allemande leur garde silencieuse, de ceux qui combattirent en Corrèze avec des fusils de chasse, à Froideconche avec des bazookas, à Dannemarie aux côtés des Légionnaires, à Strasbourg avec leur sacrifice; des Lorrains qui avaient résolu de rentrer ici l'arme à la main, pour que leur famille ne fût pas délivrée sans eux et qui revinrent avec un cortège fraternel, la France ramenant la France.

Que la municipalité de cette ville glorieuse à tant d'égards, et d'abord par sa fidélité, soit remerciée de l'honneur qu'elle leur fait aujourd'hui par les mots de la plus illustre Lorraine, qui eut reconnu en eux ses compagnons : " Ils ont été suffisamment à la peine, il est bien juste qu'ils soient à l'honneur ". (n° 101 - II.61)

*

Epreuves :

Vous avez appris les plastiquages de nos Camarades le Colonel BERGER, Serge BROMBERGER et André BORD. Nous sommes heureux qu'ils n'aient pas été atteints en leur personne ou en celle de leur famille. (n° 104 - I.62)

*

Inauguration de la rue de la Brigade Alsace-Lorraine à Sélestat (12 mai 1963) :

Message à Bernard METZ :

" Dis-leur toute la fraternité de la terre et du ciel " - André MALRAUX - (n° 105 - II.62).

*

L'hommage à Jean MOULIN (n° 116 - I/65).

*

Inauguration du Gisant de Ballersdorf le 5 juin 1966 sans MALRAUX, malade.

*

Les Dernières Nouvelles (24.9.67) :

Pourtant le plus formidable aventurier des lettres françaises possède un talon d'Achille qui a nom : l'Alsace. Lisez donc plutôt ce constat du Colonel BERGER : " Je ne connaissais rien à l'Alsace. J'avais été cinq ou six semaines hussards à Strasbourg ... Mes forêts sont nées du vague souvenir de Ste Odile ou du Haut-Koenigsbourg. Les personnages s'appellent BERGER, parce que ce nom est, selon sa prononciation, français ou germanique. Mais il est devenu le mien, deux ans durant. Des amis s'en étaient servis dans la Résistance pour me désigner, il me restera. Et j'ai été appelé par les Alsaciens à commander la Brigade Alsace-Lorraine ". (Réf. Les Noyers de l'Altenburg - 1948) - Jean GUINAND - (n° 126 - II.67)

*

Incident :

Notre Colonel se défend : La télé nous a montré le 4 février un incident pénible survenu au Ministre des Affaires étrangères ... Notre Colonel a encore la répartie vive du temps de la Brigade et un coeur humain. Il s'était fait arroser de peinture par un peintre contestataire, mais s'étant saisi de la poire en caoutchouc contenant un liquide vermillon, il a arrosé à son tour son agresseur. André MALRAUX n'a pas porté plainte contre ce Monsieur qui n'est pas Chagall et n'est pas d'accord pour que lui soit consacré un Musée ... (n° 131 - IV.68)

*

L'Alsace :

André MALRAUX quitte le Gouvernement (n° 133 - II.69).

*

Les Dernières Nouvelles :

André MALRAUX est volontaire pour le Bengal (n° 142 - III.71).

*

DURESTAL (13.5.72)

Voici donc, autour de nous, les mêmes bois que ceux qui virent le premier combat du premier maquis. Vous vous retrouvez, délégués des survivants et délégués des morts, délégués du courage en face de l'immense indifférence des arbres. Quand nous avons dû escorter vers le Panthéon le char qui emportait les cendres de Jean MOULIN, il y avait un grand clair de lune et nous nous reconnaissions tous à sa vague clarté. Puis on a allumé des torches et nous avons distingué nos cheveux blancs. Alors, nos enfants ont pris les torches et escorté les cendres dans le piétinement des chevaux de la garde qui présentait les armes et le reflet de la lune enchantée sur les sabres ...

C'est à vos enfants que je dois dire aujourd'hui ce que vous avez fait. Croyez-moi : ce n'était pas si mal. Il y a assez de morts dans les cimetières et les bois qui nous entourent, pour que je puisse affirmer : vous vous êtes bien battus. Mais vous avez été plus que des combattants : vous avez été des témoins.

Qu'avions-nous à faire ? Organiser les unités qui, le jour venu , empêcheraient les divisions allemandes, et d'abord les divisions cuirassées, de rejoindre à temps le front de Normandie. Si le général Eisenhower a exalté l'aide qu'il avait reçue de la Résistance française, ce n'est pas, à l'époque, en raison des combats directs que nous avons livrés, mais en raison de sa participation au plan d'ensemble du débarquement.

Ne nous vantons pas ; ne nous dédaignons pas non plus. En 1941,l'état-major allié ne pensait pas un instant que le poids des maquis pèserait dans la bataille. De l'armée française, que l'on avait tenue quelques années plus tôt pour la première du monde, il ne restait que le souvenir des nuages obliques faits de la poussière des armées vaincues et pétrole en feu. Qu'aurait fait, dans nos bois de chênes nains ou dans les massifs du Vercors, ce qui n'était plus que la France en haillons ? Ils ont fait ce qu'a fait le général de Gaulle : ils ont eu l'honneur de croire aux haillons.

Que l'on oublie pas ce que furent les premiers maquis. Ils n'étaient pas les régiments de francs-tireurs de Saint-Marcel, du Vercors, ou ceux que nous-mêmes avons opposés à la division "Das Reich". La lutte contre le travail obligatoire ne les avait pas encore peuplés, les premiers parachutages les avaient à peine armés. Quelques revolvers, quelques centaines d'hommes à quatre pattes dans les bois, un drapeau fait de trois mousselines nouées. Il y avait des Alsaciens, parce que beaucoup d'organisations d'Alsace étaient repliées sur des départements du centre. De tous ces hommes-là, on peut vraiment dire qu'ils ont maintenu la France avec leurs mains nues. L'immensité du givre sous la lune et les guetteurs à l'écoute des aboiements qui se rapprochaient quand avançaient par ici les troupes allemandes. Ils n'étaient rien de plus que les hommes du non, mais le non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort suffit à faire de ce pauvre type le compagnon de Jeanne et d'Antigone ... L'esclave dit toujours oui.

Les maquis changèrent. Les nouveaux règlements du STO y amenèrent des hommes moins résolus, mais beaucoup plus nombreux. Les premiers maquisards avaient des âmes de légionnaires; les derniers avaient des âmes de soldats, famille, mère, femme et parfois enfants. Plus nombreux chaque semaine, armés désormais par des parachutages qui se succédaient jusqu'à l'époque où commença le parachutage des bazookas, où les champignons multicolores qui descendaient du ciel nocturne n'apportèrent plus seulement nos misérables mitraillettes, mais les lance-torpilles qui allaient nous permettre de nous opposer aux chars. Un char dressé est certes une terrible bête; mais pour un char dressé, un bazooka invisible est assez inquiétant : dans des régions où les armées alliées n'avaient pas encore pénétré, le maquis a porté le combat du sous-marin contre le cuirassé.

C'est alors que les nôtres apprennent l'existence des camps d'extermination en Allemagne et le développement de la torture. C'est aussi le temps où de gros insectes sourds qui se promènent sur les tubes lance-torpilles rendent difficile la visée, où tombent les branchettes coupées par les mitrailleuses, où vous commencez à accumuler des armes ennemies. Bientôt, ce sera la reddition de toutes les troupes allemandes de Corrèze, la première en zone sud, leurs armes, vous le savez, sont au musée de Strasbourg. Les maquis, désormais, n'en manqueront plus.

Alors commence l'exécution du plan " Fer ", c'est-à-dire la destruction des moyens de communication entre le Midi de la France et des champs de bataille de Normandie - et la guérilla contre les divisions cuirassées qui, contraintes au transport par un chemin de fer à voie unique, seront décimées par l'aviation alliée. Aussitôt après, nos maquis deviennent la Brigade Alsace-Lorraine. Vos maquisards accompagnent, pour la libération de l'Alsace, les Alsaciens qui ont combattu avec eux pour la libération de leur région, de ce village même. D'ici jusqu'à Strasbourg, c'est une belle et grande histoire , que celle du chemin des morts de cette fraternité. Les vôtres avaient une expérience de la forêt supérieure à celle qu'avait l'armée régulière; c'est eux qui ont soutenu la 5e division blindée, puis la 2e DB de Leclerc. C'est eux qui ont combattu à Dannemarie. " Alors, je voudrais parler de Dannemarie"...

Toute la nuit, ils ont attendu, couchés sur les champs de givre pendant qu'à l'horizon brûlaient leurs fermes. A l'aube, ils ont attaqué les chars allemands à droite, pendant que la Légion les attaquait à gauche. Les clochards du maquis, ceux qui avaient combattu naguère avec leurs mains nues, ceux qui chipaient les poulets, ceux qui avaient rejoint le front dans leurs convois de gazogène, avançaient au lent pas historique de la Légion, résolus à servir de cible à l'égal des képis blancs héritiers de tant de guerres. Les fils d'ambulances revenaient, dégorgeaient leurs blessés, et les messagers venaient demander des chefs de commandos pour remplacer ceux qui venaient de mourir. Déjà, les compagnies s'étaient dispersées pour l'attaque, sauf les réserves qui montaient au combat, et l'on ne voyait plus, à gauche, que des calots perdus dans les buissons, les champs et le givre et, à droite, quelques képis blancs. Les compagnies de réserve montaient à pas pesants, relativement à couvert, mais les tirailleurs qui avançaient avec leurs grenades antichars et leurs bazookas, semblaient accompagner le pas des légionnaires.

Les clochards d'Alsace, de Dordogne et de Corrèze, les vôtres, avançaient dans l'ombre des champs de Dannemarie, gorgés de sang depuis tant d'années. Les maquisards, rivaux de la plus célèbre troupe d'élite de l'armée française, avec l'ébranlement sourd qui avait été celui de la Garde ...

Répétant ce que j'ai dit jadis : Je vous en fais témoins, en ce jour anniversaire, vous mes compagnons d'hier, vous serez peut-être mes compagnons éternels. Souvenez-vous de Victor Hugo : " Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques ! ... "

Dannemarie fut prise.

Puis il y eut la seconde bataille de Strasbourg, le retour des chars allemands, quelques soldats français et des CRS dans les collines, et ces seules ombres nocturnes dans Strasbourg pétrifiée, qui étaient les vôtres.

Et maintenant, il y a la dernière présence de nos clochards, vos pères, la plaque historique du pont de Krafft : " Ici, la Brigade Alsace-Lorraine et la 1ère division française libre, arrêtèrent l'offensive du maréchal von Rundstett. C'était la dernière offensive allemande. " Mes camarades, salut !"

André MALRAUX (n° 145 - II.72)

*

Origines et histoire de la B.A.L. :

... Alsaciens et Lorrains prirent une résolution glorieuse, celle de rentrer chez eux en forçant le passage aussi dramatiquement qu'ils en étaient sortis, plutôt que la valise à la main, avec un billet de chemin de fer.

L'un d'entre eux, Bernard METZ de Strasbourg, aujourd'hui professeur à la faculté de médecine de cette ville, lança l'idée de former une unité autonome. Le colonel JACQUOT conseilla aux Alsaciens de prendre MALRAUX pour commander cette unité. Bernard METZ fit admettre le Colonel BERGER par les membres les plus éminents de l'unité, MALRAUX accepta d'emblée, enthousiasmé par l'aventure.

Mais tous les F.F.I. avaient été intégrés à la 1ère armée française. Il fallait obtenir l'autorisation de créer une brigade autonome. Le Colonel JACQUOT s'en chargea et MALRAUX la baptisa aussitôt " brigade indépendante Alsace-Lorraine ".

Pour lui, cette aventure allait être à la fois, à son plus haut degré, une entreprise de libération et un symbole. Après avoir été indochinois, catalan ou basque avec les Catalans et les Basques, voici qu'il se faisait alsacien avec les Alsaciens pour reconquérir cette province dont Strasbourg constituait le symbole.

Après avoir été un parfait " guérillo " dans les maquis de Corrèze, il allait maintenant appliquer les règles de l'art militaire classique, qu'il semblait connaître d'instinct ... Quand la bataille faisait rage, s'est souvenu le chanoine Pierre BUCKEL, aumônier de la brigade, il arrivait aux nerfs de faiblir et au désespoir de s'emparer de l'un ou de l'autre. C'est alors que le Colonel BERGER apparaissait sur un tertre ou à la lisière d'un bois. Une cigarette à la bouche, il donnait des ordres brefs puis regardait en direction de l'adversaire d'un regard que nous savions chargé de tout autre chose que de haine car MALRAUX méprise tout autant la haine que la guerre.

Ne concevant le commandement de son unité que dans l'esprit du courage traditionnel, il est toujours en première ligne.

Un jour, après avoir fait à ses officiers et à ses hommes le " briefing " de ce qui allait se passer, il conclut, en demandant à tous les soldats rassemblés de se mettre au garde-à-vous :

- Je compte sur chacun de vous pour accomplir ce devoir désormais sacré, libérer l'Alsace, et je salue, messieurs, ceux qui tomberont demain au champ d'honneur.

Le 23 novembre 1944, Strasbourg était délivrée. La Brigade Alsace-Lorraine entra la première dans la ville. La cathédrale, qui avait été fermée par les nazis, fut ouverte au culte sur ordre de MALRAUX, l'agnostique.

Le 15 décembre, lors du Te Deum, le Colonel BERGER était assis au premier rang.

Le 1er janvier 1945, les jours sombres de Strasbourg commencèrent. Dans le saillant des Ardennes, von Rundstett lançait une formidable contre-offensive. Pour stopper la ruée ennemie, le commandement américain se vit dans l'obligation d'effectuer d'importants prélèvements de troupes.

Strasbourg ne doit et ne peut retomber entre les mains de l'ennemi. La vie de la majorité de la population, qui avait accueilli les armées alliées avec enthousiasme, est en jeu. L'honneur de l'armée française exige que pareil désastre ne puisse se produire.

Dans la nuit du 3 au 4 janvier, les troupes américaines se retirent à l'ouest des Vosges. Le commandement en chef a laissé à la disposition de la Brigade Alsace-Lorraine un groupe d'artillerie de 105 et une batterie de canons antichars. Strasbourg n'est plus protégée que par un mince rideau de troupes disposées en arc de cercle à une quinzaine de kilomètre de la ville.

Le Colonel BERGER a établi son quartier général dans un immeuble de la rue du Général-de-Castelnau (baptisée "Roseneck" par les nazis), à Strasbourg.

Devant la menace croissante dont la capitale de l'Alsace est l'objet, la 3ème D.I. africaine du général Guillaume se porte au nord de Strasbourg dans la matinée du 5 janvier.

Ce même jour, le général von Maur, commandant en chef du groupe d'armées du Haut-Rhin, a lancé un ordre à ses troupes :

- Je mets en vous toute ma confiance et tous mes espoirs pour annoncer au Führer que la croix gammée flotte à nouveau sur Strasbourg.

Le dimanche 7 janvier, à six heures du matin, une trentaine de chars de la Brigade blindée Feldherrenhalle déclenchent leur attaque. Cette poussée a pour premier objectif le pont de Krafft et comme but plus lointain Strasbourg.

Le Colonel BERGER, de son P.C., donne ses ordres :

- Vous tiendrez vos positions coûte que coûte, jusqu'à l'épuisement des munitions. Dans le cas où votre situation deviendrait impossible, retirez-vous dans la ville de Strasbourg où nous nous battrons quoi qu'il arrive, rue par rue, maison par maison. Strasbourg ne sera abandonnée en aucun cas.

Au coeur de la ville, des barricades avaient été mises en place, composées en particulier de voitures de tramways remplies de pavés.

Les allemands n'attaquèrent jamais de face, nous a dit le général d'armée Pierre JACQUOT. Ils attaquèrent aux ailes nord et sud. Au nord, la 3e division d'infanterie d'Afrique du général Guillaume repoussa l'attaque. Au sud, la 1ère division française libre et la Brigade Alsace-Lorraine firent front. A Gerstheim, la Brigade se couvrit de gloire ...

Strasbourg ne fut pas rendue.

Lorsque le dernier Allemand eut franchi le Rhin, MALRAUX-BERGER s'en est allé comme il était venu. Ni en " conquérant de l'après-guerre ", ni en partisan, mais en libérateur.

(Réf. Le Journal de la France - Historia - n° 175)

Nous (les Alsaciens et les Lorrains) nous regrouperons quand vous nous donnerez un Colonel (P. BOCKEL). Le Commandant ANCEL, qui dirige les Alsaciens-Lorrains de Dordogne, le trouve. Un jour, il dit à BOCKEL :

- J'ai notre homme. Il s'appelle Colonel BERGER. DE GAULLE l'a nommé chef de la résistance du Sud-Ouest.

- Va pour BERGER, répond BOCKEL. J'en avais un autre en vue. ANCEL hésite puis fonce :

- BOCKEL, il faut que vous sachiez tout : BERGER, c'est MALRAUX. BOCKEL se tait. Et puis calmement, il contre :

- MALRAUX, c'est un intellectuel ! On ne va pas faire des parlotes, on va faire la guerre. Et puis il est communiste. Vous voyez nos Alsaciens-Lorrains traverser les Vosges derrière un type du parti ?

- Réfléchissez BOCKEL ! J'ai vu BERGER, il est un peu plus compliqué que vous ne le dites. Et il sait se battre.

BOCKEL se rend. Il obéira à ce personnage qui vient d'un autre monde et dont il n'a lu à l'époque qu'un seul livre. Et les ordres partent : tous les groupes de ce qui s'appelle alors le Groupe mobile d'Alsace-Lorraine se regroupent clandestinement en Corrèze. Nous sommes en août 1944. Les troupes alliées se battent sur le territoire français. MALRAUX rencontre pour la première fois BOCKEL à Tulle dans le lycée qu'occupent ses soldats mal armés. Ils ne se disent presque rien. MALRAUX jette un coup d'oeil glacial sur le prêtre; le curé alsacien contemple avec placidité ce personnage nerveux surgi de la Chine, de la Russie, de l'Espagne, on ne sait trop.

C'est quelques jours plus tard, dans la rue du lycée à BESANCON, que MALRAUX, sans dire un mot, prend BOCKEL par le bras et se met à lui parler. Pendant trois heures, ils font les cent pas sur le trottoir. Ce qu'ils se sont dit ce jour décisif, BOCKEL n'en parle pas. Il dit simplement : " Soudain, j'ai découvert un homme. Un être qui n'était parcouru que par une passion unique : trouver quelle était ce qu'il appelait " la part éternelle de l'homme ". Il se déclarait agnostique. Et il était hanté par l'idée que l'histoire de l'homme devait avoir une signification.

N'imaginez pas que je me sois livré, avec lui, à quelqu'apologétique que ce soit. Ce n'est pas moi qui lui ai parlé de Dieu. Aussi extraordinaire que cela puisse vous paraître, j'ai, depuis cette nuit étrange, toujours eu le sentiment exactement inverse : c'est d'une certaine manière à travers ce que me disait MALRAUX, que j'ai entr'aperçu ce que pouvait être ma propre foi. Ce qu'il a trouvé en moi, je ne le saurai jamais. Et je n'irai pas le lui demander.

(n° 146 - III.72)

*

Paris-Match (4.11.72) Solitude de MALRAUX à l'hôpital :

- Seul cet homme ? Point, car nous sommes tous là, les Anciens de la B.A.L. autour de lui, le soutenant de notre admiration affectueuse.

Ses fils lui ont été arrachés en pleine jeunesse : ses compagnons de résistance et de combat, dont il a serré les mains à Périgueux, il y a si peu de mois, avaient de nombreux Camarades qui, eux aussi, lui ont été arrachés en pleine jeunesse. Je l'ai vu, ému, prier pour eux à Froideconche et chaque fois que nous les enterrions. Non, il n'est pas seul : " Nous sommes tous là, mon Colonel ".

Dites-le lui, Sophie de Vilmorin. Et elle le lui a dit. Et il en a été conscient en souriant à tous les Anciens de la B.A.L.. S'il appartient, lui aussi, à la France, il nous appartient avant : il a combattu avec nous. Pour nous. Il fait toujours face, cigarette aux lèvres, béret sur l'oreille, pelisse de fourrure au dos.

Maintenant veillent sur lui des mains de femme. Qu'elles rempla - cent nos mains rudes de guerriers, car elles sauront mieux lui aider à re - devenir lui-même.

Sophie me l'a écrit gentiment. Je ne la connais pas, mais je la remercie d'avoir traduit le geste d'André MALRAUX, du Colonel BERGER, envers ses compagnons d'armes qu'elle connaît parce qu'il les lui a racontés au soir de sa vie que nous souhaitons haut, pur et debout. (n° 146 - III.72).

*

Congrès des 31 mai et 1er juin 1973 en Savoie :

Cher Ami, je ne reçois votre lettre qu'à mon retour du Bangladesh. Pour le 1.6., malheureusement impossible : je ne serai pas en France. Quant aux Glières, il est possible que je doive parler à l'inauguration de leur Monument - 17.05.73 - André MALRAUX - (n° 149 - II.73)

*

L'Enfant du Rire de Pierre BOCKEL et Préface d'André MALRAUX (n°150 - II et IV.73).

La Défense de Strasbourg (janvier 1945) par le Général GUILLAUME (Le Souvenir Français) :

Reçu le dernier Bulletin. Le Général GUILLAUME va un peu fort et en ce qui concerne nos gars, j'espère rétablir les choses pour plus longtemps. - André MALRAUX (n° 153 - II/74)

*

Congrès du 5 octobre 1974 à Paris.
Discours de CRETEIL :

En votre nom à tous, mes Camarades, je remercie le Maire de Créteil de l'hospitalité et de l'honneur qui nous ont été faits par le Général BILLOTTE et je voudrais dire très simplement : Nous venons de voir l'une des réalisations les plus importantes de France, indiscutablement. Mon Général, nous sommes bien contents qu'elle vous soit dûe.

Vous avez lu dans le Bulletin de la Brigade, mes compagnons, que des enfants de Toulouse, conduits par leurs maîtres qui sont d'ailleurs des maîtresses, sont allés cet été à DURESTAL voir ce que vous avez laissé de l'un des premiers maquis : des trous, une cabane en ruine, des tombes, sous la grande indifférence des arbres.

J'aurais voulu dire à ces enfants ce qu'en ce lieu même, j'ai voulu dire aux vôtres : " C'est une grande chose que de dire non quand on n'a rien pour le dire, pas même une voix.

" Nos compagnons n'ont fait que cela. Mais ils l'ont fait ".

Et leur voix de silence a été si forte, que les enfants l'ont comprise.

Quand nous avons été engagés dans les Vosges, le premier commando était sous les ordres du Capitaine PELTRE. Il écrivait à sa femme : " Je n'ignore pas que j'ai femme et enfant, et pour vous, pour moi, je tiens à la vie, assez pour faire mon devoir - celui d'homme au sens plein du mot, qui essaie de donner à tous ce qu'il doit de lui-même, et qui est sans témérité. " Maquisards en calot, habitués aux bazookas et à la forêt, nous avions pris position en avant de notre 1ère Division Blindée paralysée par une boue préhistorique. Les casques arrivèrent le cinquième jour, et le Capitaine PELTRE fut tué en distribuant ceux de ses hommes.

Nous l'avons enseveli au cimetière de Froideconche, où sont enterrés les soldats dont on a rapporté les corps.

Les petites filles et l'institutrice avaient passé la nuit à coudre, et toutes nos tombes étaient fleuries de drapeaux enfantins.

Et puis, il y eut la bataille de Dannemarie. Les fermes et la ville se consumaient au loin; quand le grand vent glacé faisait sauter les flammes, apparaissait, en position, un de nos chars que commençait à recouvrir la gelée blanche de toujours.

Là où il y avait encore une étable, nos blessés dormaient le long des bêtes chaudes. Les autres attendaient. Je les distinguais à peine, et pourtant eux aussi emplissaient la nuit.

Ils ne faisaient rien de romanesque : ils attendaient. Ils attendaient de s'allonger sur la gelée blanche, pour l'attaque ou pour leur première nuit de morts. Ensemble. Et leur fraternité, comme l'incendie, venait du fond des temps, d'aussi loin que le premier sourire du premier enfant.

Et quelques jours plus tard, il y eut l'inépuisable file des prisonniers allemands, enfin aussi longue qu'avaient été les nôtres.

Et après, il y eut le retour en force des blindés de Rundstedt, la pleine lune sur Strasbourg déserte, hantée par nos dernières ombres qui montaient en ligne.

Et maintenant, il y a la plaque historique du pont de Krafft :"Ici, la Brigade Alsace-Lorraine et la 1ère Division Française Libre arrêtèrent la dernière offensive allemande.

Il existe un maquis symbolique de tous les maquis de France : le premier attaqué par une division d'élite, l'aviation et les chars ; il eut le grand honneur d'être le premier exterminé. Pas pour toujours. C'est le maquis des Glières. L'année dernière, on y a rendu hommage à ses morts, à tous ses compagnons inconnus. Ce ne fut pas une mauvaise idée, de la part de ceux de Glières, de penser à nous. D'autant plus qu'une de nos unités s'appelait Savoie. J'ai pensé à François d'Assise embrassant la pauvreté ; " - Puisque nul ne peut étreindre tout le chagrin du monde, j'embrasserai la Pauvreté sur ton seul visage ... " Puisque ceux des Glières ne pouvaient appeler avec les leurs tous les tués de la Résistance, quelques-uns les représentaient, et j'ai parlé en notre nom à tous.

La foule - les survivants avec leurs enfants, les jeunes couples sac au dos - avait assisté, la nuit, à la venue des torches parties naguère de tous les villages résistants pour former leur buisson ardent au pied du monument. Au fond des vallées, sonnaient les cloches qui avaient jadis sonné le glas des premiers tués. Le matin, devant cette multitude perdue dans le cirque des Glières, je pensais à ces petits agonisants en face de la plus orgueilleuse indifférence du monde, celle de l'immensité, et j'ai fait dire par la statue qui veille dans l'ombre du fond du monument :

> Dormez sous la garde que monte autour de vous la solennité de ces montagnes.
> Elles ne se soucient guère des hommes qui passent. Mais ceux qui vivront ici, découvriront grâce à vous que toute leur solennité ne prévaut pas sur le plus humble sang versé, quand il est un sang fraternel.

Les nôtres n'ont pas connu l'indifférence de la montagne, ils ont connu celle de la forêt. Et sur leurs corps aussi, des oiseaux chantaient comme sur les corps des soldats de l'an II.

Je les ai retrouvés un autre jour, ou plutôt une autre nuit.

Je revenais des funérailles du Général DE GAULLE. Je voyais encore la paysanne que les fusiliers marins avaient laissé passer, derrière le char qui portait le cercueil. Une autre multitude silencieuse portait à l'Arc de Triomphe les marguerites ruisselantes de pluie qu'elle avait apportées jadis à Victor Hugo.

C'était une foule de femmes, une marche étouffée dans la nuit pluvieuse, vers l'immense drapeau dont le claquement emplissait l'arche sonore de l'Etoile. Les traînées de la pluie s'inclinaient comme des lances. Un silence infini venait de Paris. A Pékin, les drapeaux étaient en berne sur la Cité Interdite. La fraternité nocturne montait pas à pas vers l'Arc, et la flamme, tour à tour claquée par le vent et resurgie, éteignait ou illuminait les faces ruisselantes.

La foule portait ses pauvres fleurs au plus grand d'entre nos morts, et par lui, à tous.

Je pensais aux nôtres sous la pluie à Froideconche. Je pensais que le Général DE GAULLE eût accueilli dans la grande nuit funèbre leur escorte inconnue, et qu'il eût tendu le bras vers eux, à cette heure d'éternité où la France disait avec le chuchotement de la ville éteinte : " Quand vous vous lèverez d'entre les morts ... " Alors, le Général DE GAULLE aurait fait signe aux plus proches de nos tués de monter l'avenue avec lui ; parce que - comme la paysanne noire derrière le char et le vrai cercueil - ils n'avaient fait que ce qu'un homme peut faire, mais ils avaient été la France.

Voilà ce que j'aurais voulu dire aux enfants qui fleuriront nos tombes à Froideconche, et aux vôtres, mes compagnons. Peu importe. Vous le leur direz pour nous. - André MALRAUX - (N° 155 - IV.74)

* *
*

Lazare d'André MALRAUX :

Ce qui est remarquable, ce sont les nombreux passages qui font allusion au cours de ces 250 pages à l'histoire de la B.A.L. (n° 156 - I.75)

Le Coeur Battant de Suzanne Chantal :

L'histoire de Josette Clotis et d'André MALRAUX (n° 161 - II.76).

* *
*

Le dernier témoignage

J'avais sollicité un "Editorial" auprès du Président Général d'Honneur pour un très prochain Bulletin de la BAL.

Voici la note retrouvée par Madame Sophie de Vilmorin parmi le courrier laissé en suspens.

Ce mot sera celui de la "FIN"

[signature] 1.6.77

Je le ferai, mais pas ds le prochain bulletin, seulement quand je serai tout à fait rétabli

EN GUISE DE CONCLUSION

Et maintenant, à quoi bon tout ce qui a été rassemblé dans cet ultime hommage à André MALRAUX, si l'on ferme ce Bulletin sans ressentir au fond de son esprit l'admiration, le respect, l'orgueil aussi d'avoir côtoyé, plus ou moins, mais certainement sans le connaître jamais en entier, cet homme, historien et visionnaire, simple et savant, toujours jeune et pourtant expérimenté, fugitif et présent à la fois, donnant des ordres limpides mais mystérieux dans leur sens profond; plus tard, craint, méprisé, adulé, honoré, laissant une trace de feu comme un météore labourant tout le tour de la terre.

Homme complet. Homme fait d'âme et de sang, avec ses joies explosives, ses hardiesses conquérantes et ses larmes de douleur, sa mort et son retour, ses gestes tiqués et sa fin.

*

André MALRAUX se référait souvent à Alexandre le Grand. N'était-ce pas une recherche sans cesse renouvelée, parce que ce modèle de conquérant exprimait son propre besoin d'être un guide et un fédérateur, tel que le fut Philippe de Macédoine, le père d'Alexandre; un sage tel qu'Aristote, dont se nourrissait Alexandre, prônant l'égalité des citoyens devant les droits et les devoirs; un frein à l'ambition de ceux qui détiennent le pouvoir, afin qu'ils ne se placent pas en marge des lois. On comprendrait ainsi son rôle de combattant, de révolutionnaire, de résistant, - ah, le " non " d'Antigone ! -, de rassembleur, d'embellisseur et d'héraut de la France.

Sa vie, dont un bout fut consacré à ses compagnons d'armes, est une constante marche en avant. Il écrit dans la préface de " l'Irréel " :

" J'ai tenté de rendre intelligible le monde, pour la première fois victorieux du temps, des images que la création humaine a opposées au temps. Et le pouvoir, peut-être aussi vieux que l'invention du feu et celle du tombeau, auquel il doit l'existence. '

Que nous reste-t-il à méditer, si ce n'est d'aller chaque jour - et longtemps encore - à la découverte d'André MALRAUX dans le difficile dédale de ses oeuvres, où chacun, du plus modeste au plus savant trouvera une source d'espoir et la volonté de réaliser à son tour sa propre destinée humaine.

*

Un jour, il s'offrit à la mort, mais dit-il cette prière de Marie-Jeanne Jacquier, lui l'agnostique côtoyant tant de cathédrales et d'acropoles blanches ?

" Ecoutez, ô mon Dieu, ma suprême prière :
" Donnez-moi de mourir un matin de lumière
" Et de joie en vos cieux
" Du soleil plein les yeux.
" Donnez-moi de mourir comme meurt une flamme
" Triomphante, très pure et la paix en mon âme
" Frappé en franc baroud
" Bien en face et debout "

*

Si tel est notre sentiment, sa vie n'aura pas été vaine. N'est-ce point ainsi que nous le retrouvons,ce cher André MALRAUX, sur les traces duquel nous courrions dans la boue des chemins ?

Nous allons conclure, - car il le faut bien, puisque nous sommes si près de notre propre fin -,avec Gilbert Cesbron, qui confiait un mois à peine après que nous fûmes réunis près d'un chat d'or :

" Je sais qu'ils sont vivants ailleurs, ceux-là que j'ai aimés irremplaçablement et dont je me refuse à parler à l'imparfait ".

* *
*

Les couvertures de ce Bulletin
ont été réalisées par Bernard METZ

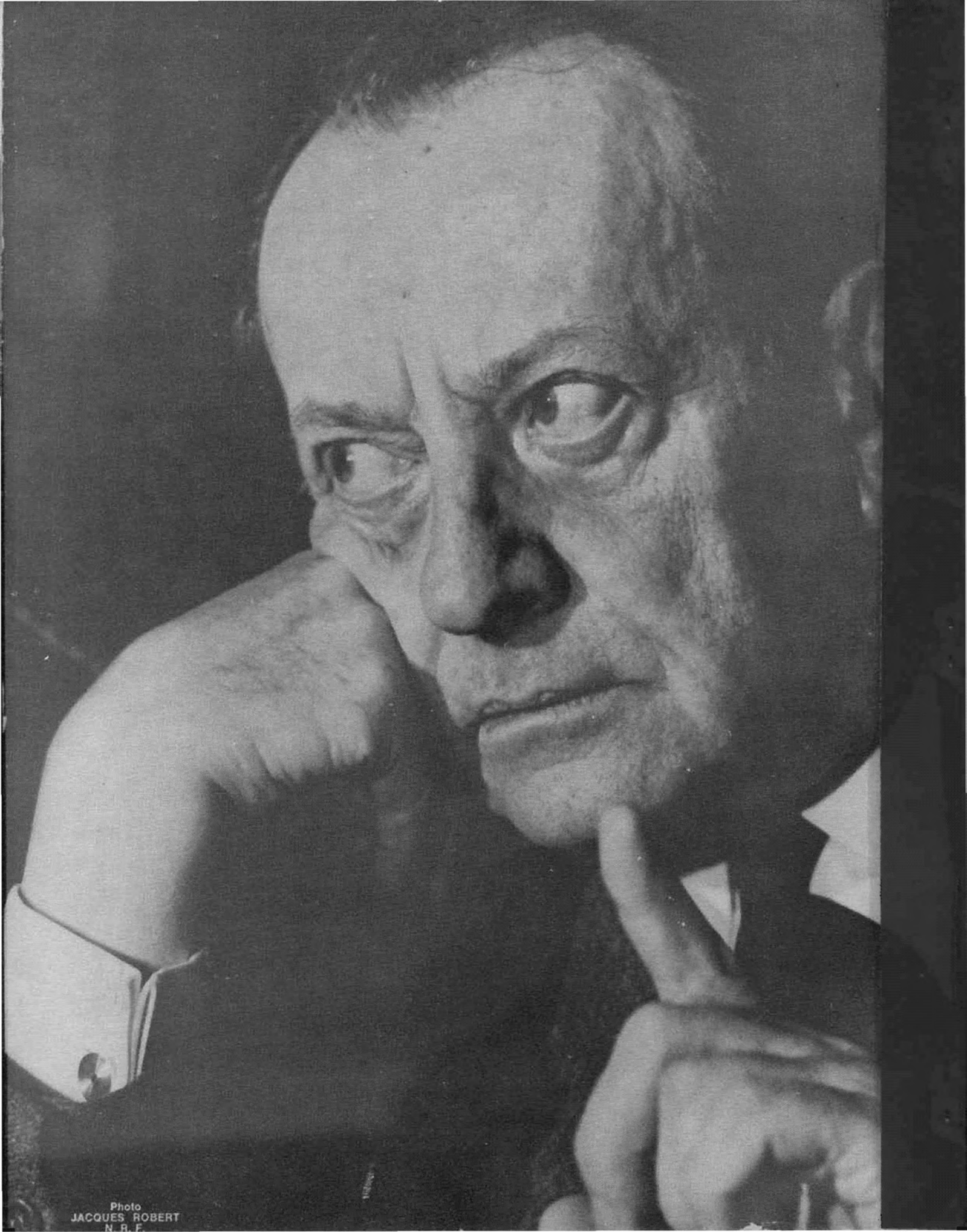


Photo
JACQUES ROBERT
N. R. F.